





VITTORIO EM. III

BIBLIOTECA

NAZIONALE

FONDO
DORIA

IV

133

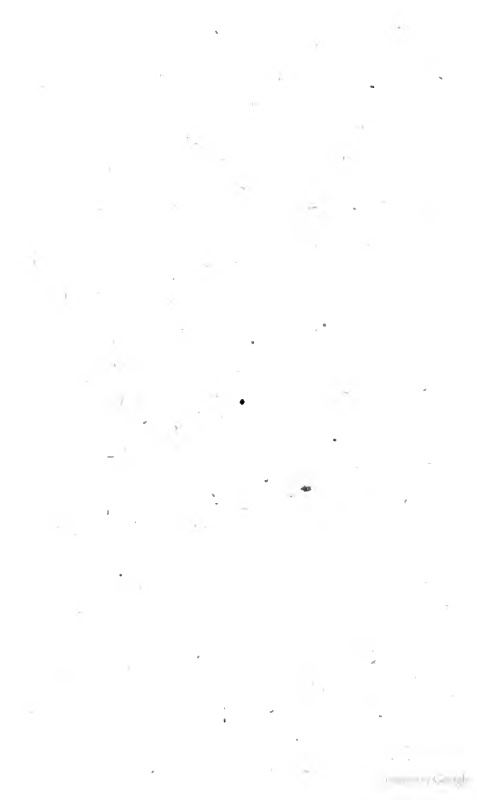
NAPOLI

VITTORIO EM. III

La Comtesse de Lipona







A M É L I E
O U
LE MANUSCRIT
D E
THÉRÈSE DE L.
PAR MADAME MARTINETTI
NÉE COMTESSE ROSSI.

R O M E
C H E Z D E R O M A N I S
M D C C C X X I I I .

A V E C A P P R O B A T I O N .

Fondo Poire 18 133 962594



M A N U S C R I T

D E

THÉRÈSE DE L...

Ce n'est point une histoire que je vais écrire , c' est un portrait que je tâcherai de peindre fidèlement ; le portrait d'une amie qui a été l'ame de toutes mes actions, qui sera toujours l'objet de toutes mes pensées . Orpheline dès la plus tendre enfance , je fus élevée dans la maison de mon oncle M.^r de O , Amélie sa fille unique , qui comme moi ne connut jamais sa mè-

re , devint mon inséparable amie ; la faire connaître pour la faire aimer , tel est le but de cet essai ; c'est un hommage à l'amitié , je le dédie aux cœurs sensibles .

M.^r de O . . . homme sage et éclairé cultiva avec soin les heureuses dispositions d'Amélie ; il dévota son cœur à la vertu , il développa son esprit par des lectures choisies et fut son guide au moment où elle parut dans le monde . Ce fut seulement à l'âge de 18 ans qu'elle se montra à la société , belle et ornée de talents divers . Amélie après avoir été recherchée en mariage par les seigneurs les plus distingués de la ville de N. . . , se décida pour le plus aimable d'entre eux , le Comte Adolphe de V . . . ,

jeune homme accompli , maître d'une grande fortune . M.^r de O . . . qui avait initié sa fille beaucoup plus dans l'étude du vrai que dans les illusions de l'imagination , lui avait laissé presque inconnus les vastes champs de la poésie et toutes les idées romanesques , les jugeant nuisibles à un jeune cœur ; aussi les premières émotions qu' éprouva Anélie pour son époux furent elles neuves , naturelles , tout venait d' une source pure , d' une ame innocente , qui sentait le besoin d'aimer et qui s' abandonnait avec sécurité à ce doux sentiment . Elle approcha de l'autel la candeur sur le front , vêtue de blanc , couverte d' un voile de dentelle et une guirlande de roses sur la tête ; les parents , les amis qui assistèrent à son mariage furent tous transportés d' admiration pour elle . Les

affections d'une ame sensible deviennent encore plus vives au sein du bonheur ; Amélie voulut que sa sœur de lait partagea sa félicité ; le jour de son mariage elle l'unit aussi à un honnête villageois. Le riche costume de la jeune paysanne contrastait avec la simplicité de l'habillement d'Amélie, celle-ci fut accompagnée jusqu'à sa nouvelle habitation par les pauvres du pays auxquels elle distribua de généreuses aumônes. Mais au moment qu'entraînée par son nouveau destin, elle se vit obligée de quitter son père, elle fondit en larmes. Son émotion fut vivement partagée par ceux qui furent témoins de cette touchante séparation. Beauté, esprit, grace, sensibilité, il semblait vraiment que le ciel s'était plu à réunir en Amélie tous les genres de perfections pour en former un

de ces êtres qu'on ne rencontre qu'une fois dans la vie .

Si la force , le courage et la puissance sont l'apanage de l'homme , la beauté , la grace et l'heureux don de plaire , sont le partage de la femme , de cet être faible et doux qui commande en obéissant .

Amélie était belle , je l' ai déjà dit ; son ame se peignait dans sa physionomie , le feu , la vivacité de ses yeux révélaient son esprit ; mais elle avait un sourire enfantin qui rassurait ceux qu'aurait pu intimider sa supériorité ; l'éclat de son teint contrastait avec l'ébène de ses cheveux , sa taille était ravissante , ses moindres mouvemens nobles et gracieux . Elle avait un talent supérieur pour la musique ,

et touchait du piano avec un goût , une expression qu' on ne saurait attribuer à l' étude . Ce n' est pas tant l' art qui plaît , qui touche dans l' exécution de la musique , mais bien le sentiment ; le cœur n' est entraîné que par le cœur . Sa voix quoique peu étendue et peu forte était mélodieuse , sa physionomie s' animait tellement , lorsqu' elle chantait , qu' on éprouvait autant de charme à la voir qu' à l' entendre . Elle aimait aussi la danse et y excellait . Loin de s' adonner à ces occupations frivoles , qui dérobent un temps précieux à la plupart des femmes , c' étaient toujours des ouvrages intéressants qui prenaient tous ses loisirs ; elle ne négligeait pas de surveiller sa maison , de s' en occuper même dans les moindres détails . Une vraie piété voilait toutes les bonnes

actions d'Amélie, elle ne courait point avec ostentation les hôpitaux, ne faisait aucun acte éclatant de dévotion ; mais elle remplissait exactement les devoirs commandés par l'humanité et la religion, préférant les jouissances du cœur aux triomphes stériles de l'amour propre. Elle avait aussi ce sentiment religieux qui porte à la contemplation des beautés, des magnificences de la nature ; à l'adoration de cette cause suprême qui n'a jamais été méconnue ni par le génie, ni par le malheur. Son ame portée à l'enthousiasme lorsqu'elle s'occupait de ces grandes pensées, lui inspirait des traits d'éloquence qui étonnaient ses amis. Son esprit, jamais le même, variait de couleur et de force selon les divers sujets dont elle s'occupait, tandis que son caractère était toujours égal pour

ceux qui l'approchaient. Sa gaité n'était pas bruyante, elle naissait d'une paix intérieure produite par l'accomplissement de ses devoirs et par une habitude de bonheur. La providence si généreuse pour Amélie à tant d'égards, ne lui avait cependant donné qu'une santé délicate, qui réclamait des soins continuels. Sa sensibilité lui faisait éprouver des émotions trop fortes, ses grands yeux se remplissaient souvent de larmes pendant ses lectures; car tout ce qui peignait vivement une situation malheureuse, l'agitait, jetait même du trouble dans son âme. Elle cachait toujours avec soin ces accès de mélancolie et d'attendrissement; ce n'est qu'à moi ou à son époux qu'elle confiait toutes ses pensées, car elle sentait le besoin de s'épancher, et répétait souvent qu'une

confiance entière est le seul moyen de calmer les émotions d'un cœur sensible. La toilette d'Amélie l'occupait aussi quelquefois, c'est un devoir de société d'y penser, disait elle ; mais la simplicité doit toujours y présider ; les couleurs assorties et surtout le blanc étaient préférées à tout ce qui aurait pu donner trop d'éclat à son habillement ; aussi son bon goût était tellement reconnu, qu'on tâchait de l'imiter.

Au moment de son mariage tout vint au devant d'elle pour prévenir ses désirs, pour l'enivrer de bonheur ; le Comte de V . . . sentait, voyait, pensait comme Amélie ; cette conformité de goûts et de sentimens entre deux époux, vraie source de la félicité domestique, maintenait dans leur ménage cette paix, cette confiance qui

rend la vie si délicieuse . Ce couple charmant cultivait la vertu et la religion, ils aimaient aussi , comme une distraction le monde et ses innocens plaisirs .

Vérité, franchise, confiance , soins délicats , doux abandon , tels sont les moyens qu'employa la Comte de V . . . pour se faire aimer de son épouse; ces procédés étaient dictés par son amour, par l'admiration que lui inspiraient les rares qualités d'Amélie .

Le Comte se levait de bonne heure pour s'occuper de ses affaires , Amélie l'attendait avec le déjeûné en faisant de la musique ; fraîche comme les fleurs dont elle était entourée , c'était le moment de la journée où elle était la plus jolie . Ils lisaient , ils chantaient , ils peignaient ensemble ; Amélie faisait le paysage à ravir ,

Adolphe dessinait le portrait . Leurs occupations étaient variées , et il y en avait toujours une qui devenait une espèce de passion ; enfin tous leurs jours étaient heureux , pleins et rapides .

Le moment de la promenade , de la société ou d'autres amusemens était toujours pour eux une surprise nouvelle , occupés du présent ils ne pensaient pas aux plaisirs avenir .

Nous devons cultiver le bonheur intérieur , mais il est de ces moments où l' on a besoin de sortir de soi même pour trouver des distractions ; c'est en quoi consiste l' art de la vie . Le Comte de V qui connaissait le cœur humain et qui sentait cette vérité , était ingénieux à trouver des mo-

yens pour varier l'existence de son épouse ; il ne voulait pas que les jours coulissent d'une manière uniforme , les amusemens devaient les varier , les multiplier en quelque sorte . Une vie monotone , disait Amélie , n'est qu'une longue journée .

C'était : — tantôt un petit voyage que proposait Amélie ; on allait dans une ville voisine pour entendre une nouvelle chanteuse , ou une troupe d'acteurs récemment arrivée : — tantôt un repas somptueux que le Comte de V . . . donnait chez lui , ou qu'il recevait des premiers seigneurs de la ville ; cet usage avait établi cette aisance dans les procédés , qu' on ne voit que dans les cours : — tantôt enfin une partie de campagne qui réunissait une brillante société ; Amélie par son exemple excitait ses amies à déployer leur

adresse en montant à cheval , les jeunes cavaliers prodiguaient leurs soins aux dames , et cette cavalcade gaie et brillante se dirigeait vers un lieu charmant , où un goûté champêtre les attendait ; le hennissement des chevaux , la musique à vent , le claquement des fouets , les éclats de rire , les cris poussés par les courriers , donnaient à ces fêtes champêtres un air vraiment romantique .

Une autre fois , c'était un déjeuner qu' Amélie donnait dans son jardin , et l' agréable matinée qu' on y passait , se terminait souvent dans quelque pavillon , où les Dames , chacune avec leur ouvrage , écoutaient de la musique ou la lecture de morceaux choisis : — c' étaient des soupers délicats qu' elle offrait à un petit nombre d' amis , pour les délasser par sa con-

versation des fatigues de la journée ; on trouvait chez elle des magistrats , des savants , des gens aimables , de jolies femmes ; tous étaient contents de s'y rencontrer , de communiquer leurs pensées ; car c'est aux dernières heures du jour que l'on bannit d'ordinaire toute contrainte , et que l'on déguise le moins sa pensée ; Amélie aimait surtout les soupés , et prétendait qu'ils lui révélaient le secret des caractères : — c'était un théâtre de société qui exerçait la mémoire , qui excitait l'émulation des jeunes gens ; ils acquéroient par cet exercice ce bon ton et cette assurance dans le monde , qui proviennent de l'observation minutieuse des moindres convenances ; sur la scène tout se voit , tout se sent ; les premiers seigneurs de la ville briguaient l'honneur d'y remplir un rôle . Enfin

il n'y avait aucun art, aucun talent qui ne reçut un encouragement, une impulsion salubre dans la maison d'Amélie ; elle était toujours applaudie , non par le sentiment des convenances , mais par l'enthousiasme qu'elle inspirait .

En hiver elle donnait souvent des bals et de la musique . J'aime à me rappeler du magnifique palais du Comte de V. . . . ; ce bel édifice avait l'apparence d'un temple , le vestibule orné de colonnes élégantes , le grand escalier soutenu par des cariatides , la première salle occupée par la riche et nombreuse livrée de la maison , tout annonçait la splendeur qu'on devait trouver dans les autres appartemens . Le premier salon semblait un jardin , des vases remplis de fleurs y flattaient l'œil et répandaient un parfum délicieux ; on n'avait rien de plus à



désirer que d'y voir la maîtresse de la maison ; mais pour parvenir jusqu'à elle il fallait traverser deux pièces charmantes : dans l'une était une belle Vénus en marbre blanc , dans l'autre quatre grands tableaux des plus fameux maîtres décoraient des murailles stuccuées et à fond jaune ; tout y était calculé pour faire ressortir l'objet principal auquel ces pièces étaient consacrées . La belle Amélie se tenait ordinairement dans un salon tapissé en satin blanc orné de riches franges ; des sofas , des chaises légères , des tables bien garnies , et d'autres jolis meubles y donnaient l'idée de l'élégance la plus exquise ; on remarquait surtout la simplicité du plafond, où un méandre en or se dessinait sur un fond d'azur ; une barre en bronze doré y tenait suspendu un grand lus-

tre , qui renvoyait également de toutes parts des gerbes de lumière, et éclairait comme en plein jour ce salon d'une forme circulaire. D'autres pièces richement tapissées étaient destinées pour des tables de jeux ; mais ce qui attirait surtout l'attention c'étaient deux grandes salles . La première consacrée à la musique avait de belles peintures , le plafond et les murs en étaient enrichis, un large sofa régnait tout autour , aux quatre angles se trouvaient des cariatides qui portaient chacune de grands candélabres, le milieu était occupé par un piano et une harpe ; on n'y voyait aucun autre meuble . Dans la seconde brillait tout le luxe italien, cette pièce uniquement destinée à la danse avait des murs entièrement couverts de glaces ; on y admirait de grands lustres qui descendaient d'un plafond

doré. Des poëles distribués et cachés avec art , répandaient par tout une chaleur modérée. On aimait à se trouver dans ces beaux appartemens où une éclatante lumière , les parfums , les fleurs et une douce température faisaient oublier la triste saison de l'hiver ; on y voyait la belle Amélie qui faisait l'admiration de la société par sa conversation , par sa danse ou par sa voix charmante . Enfin un boudoir vert éclairé par une lumière voilée dans des vases d'albâtre, offrait une retraite calme et solitaire aux personnes qui ne pouvaient soutenir l'éblouissant éclat des grandes salles ; Amélie l'appellait le boudoir de la mélancolie ; des tables couvertes de livres et d'estampes y faisaient trouver une occupation agréable à ceux qui , même au milieu des plaisirs, veulent dérober quelques instants pour

les consacrer à l'étude . L' appartement où se tenait Amélie pendant le jour était bien différent de celui que je viens de décrire ; il était simple , mais digne d'elle .

Lorsqu' on passe sa vie dans le grand monde , et qu' on est sans cesse occupé de ses plaisirs , on finit par tomber dans cet état qui donne le regret du passé, et le dégoût de l'avenir ; car on s'aperçoit bientôt que rien ne peut plus satisfaire l'esprit , qui devient tous les jours plus inquiet , plus avide de nouveautés . Amélie craignait ce malheur , aussi dès qu'elle voyait la campagne embellie par le retour du printemps , elle quittait la ville pour chercher la solitude dans une terre de son époux . On y voyait un

antique et majestueux château, berceau de l'illustre famille du Comte de V. . Pour y parvenir il fallait, il est vrai, suivre un chemin assez difficile, mais on était ensuite bien dédommagé de ce pénible voyage ; en arrivant sur le penchant d'une montagne fertile, d'où les tourelles du Château dominaient un pays enchanteur . De bruyantes cascades , de paisibles ruisseaux ; des roches nues , des bouquets d'arbres de toute espèce, des grottes tapissées de verdure , et des points de vue superbes , offraient des contrastes charmants dans ce lieu si varié . On découvrait dans le lointain de hautes montagnes couvertes de neige qui rappelaient , au sein même de l'été , l'hiver qu'on venait de traverser . A droite était un village dépendant du château , un lac où des cygnes voyageurs venaient sou-

vent se baigner , était à gauche .

Amélie adorée de tous les villageois apportait au château de V . . . la joie et les plaisirs . Le jour où elle descendait de voiture était pour eux le plus heureux de l'année , les pères , les mères , les jeunes gens , les jeunes filles , les enfans , tous venaient à sa rencontre parés comme en un jour de fête , portant des fleurs , des couronnes de verdure et d'autres offrandes qu'ils déposaient aux pieds de leur belle maîtresse . Elle était toujours émue en se voyant environnée de ces hommages du cœur , bien différents de ceux qu'elle avait mérité à la ville par ses talents ; elle ne devait ceux-ci qu'à sa belle ame . Son séjour à la campagne durait cinq à six mois , et pendant ce temps les usages de la ville étaient oubliés . Le lever

et le coucher du soleil réglaient la vie d'Amélie, son ame ardente y donnait une toute autre direction à ses plaisirs et même à ses pensées ; au luxe succédait la simplicité, à la dépense l'épargne la plus sévère, aux repas somptueux la frugalité, au bruit des fêtes le calme et le silence qui n'était interrompu que par le murmure des fontaines, le gazouillement des oiseaux, et le bruissement des feuilles agitées par le zéphir.

Amélie sortait de grand matin pour visiter de pauvres villageois, et leur distribuer des aumônes ; la cloche du château avertissait de l'heure du dîner, et le son du cor qui retentissait dans le lointain annonçait le retour d'une partie de chasse. Le soir les deux époux se promenaient lentement dans les superbes allées du jardin, ils

s'arrêtaient souvent pour contempler cette voûte du ciel qu'une âme pure ne regarde jamais sans obtenir au moins une pensée. La nuit les lumières du château s'éteignaient peu à peu, tout reposait, et l'on n'entendait plus de temps en temps que les aboiements des chiens vigilants qui parcouraient le jardin.

C'est à la campagne qu'Adolphe fit lire pour la première fois à son épouse les chefs d'œuvres de la poésie. Qu'on se représente la belle Amélie familiarisée déjà avec différentes études, jeune, heureuse, tendre, sensible, passionnée, entrant tout à coup dans les vastes champs de la poésie jusqu'alors presque inconnus pour elle, déroulant Homère, Virgile, le Dante, l'Arioste, et l'on comprendra tout le charme, l'admiration, l'enivrement qu'elle dût éprouver, en vo-

yant briller a ses yeux ce nouvel univers ; son imagination se développa d'une manière étonnante, et ces auteurs devinrent dès lors ses inséparables amis . C'est ainsi qu'elle augmentait le cercle de ses idées et qu'elle se rendait encore plus intéressante pour son retour à la ville .

Amélie entretenait la gaieté de ses villageois par des fêtes champêtres , on la voyait s'asseoir à leur table , prendre quelque fois même leur costume . Toutes les épargnes qu'elle faisait dans l'intérieur de sa maison , étaient destinées à doter de jeunes filles , à élever des orphelins , à secourir enfin quelque famille dont les malheurs étaient des titres à ses bienfaits . La jeune fille , déclarée la plus vertueuse par ses compagnes , recevait d'Amélie les plus tendres té-

moignages d'affection , et obtenait une dot . Elle excitait de la sorte une émulation salubre parmi les jeunes villageoises , en établissant un prix pour la vertu , en l'entourant de considération .

C'était avec peine que les bons paysans voyaient tomber les premières neiges , elles leur annonçaient le départ du Comte et d'Amélie ; la tristesse qui se répandait alors parmi eux , ne saurait se décrire , et la reconnaissance , cette vertu des âmes pures et simples , les rendait vraiment éloquents . Le jour du départ d'Amélie ils se réunissaient pour l'accompagner , pour la pleurer amèrement , pour trouver des motifs de consolation en répétant ses éloges .

Qu'il est heureux , se disaient ils , d'avoir une telle maîtresse ! C'est un

ange du ciel ! Elle n' est point fière ! Elle est si bonne, si douce ! Nous plaindrons nous de notre sort , Dieu ne nous a-t-il pas accordé toutes les richesses en nous donnant une maîtresse si généreuse ! Annette a établi une boutique à l' aide d' une bonne somme d' argent qu' elle lui a donnée , disait l' un. Je suis heureux, disait un jeune homme , elle m' a fait apprendre un métier à la ville . Lorsque je perdis ma femme, répétait souvent un vieillard, j' étais resté seul et sans ressource, depuis ce jour-là je suis devenu concierge du château ; Dieu conserve mes seigneurs ! Elle m' a établi ici dans le village , disait un prêtre , pour enseigner à lire et à écrire ; chaque année elle visite mes écoles , et Dieu-merci elle en paraît satisfaite . Une vieille aveugle s' écriait en pleurant ,

elle me donne , il est vrai , une pension considérable , mais vous autres vous la voyez ! ! Dites moi , demandait elle souvent, comment est elle , pour que je puisse au moins me la représenter .

Adolphe et Amélie accompagnés de mille bénédictions quittaient toujours avec regret ce lieu où ils faisaient tant d'heureux . En arrivant à la ville ils étaient reçus par leurs amis qui venaient au devant d'eux; c'était avec un nombreux cortège que les deux époux rentraient dans leur palais , où tout contribuait à effacer le souvenir de la campagne, pour réveiller d'autres idées , pour porter à un genre de vie bruyant et varié .

Il est de ces orages qui éclipsent le ciel , mais bientôt tout se dissipe , tout s' éclairecit , le ciel paraît , et le soleil éblouit la terre .

Le Prince de R. . . . jeune homme d' une vaste instruction , doué de talents supérieurs , d' une imagination ardente , entraîné toujours par son caractère bouillant , mais généreux , voyageait depuis plusieurs années , toujours curieux d' apprendre , jamais content de ce qu' il voyait . Il changeait de pays , de climat pour cultiver son esprit , et surtout pour connaître les hommes ; il était souvent blessé des vices qu' il découvrait là , où il croyait trouver la vertu . Son cœur n' avait jamais aimé , comme on doit aimer avec un caractère comme le sien ; cependant il avait vu mille personnes charmantes , mais il voulait esti-

mer en aimant . Il n' avait pas rencontré de ces êtres qui contentent l' imagination , qui remplissent tous les désirs du cœur ; il errait dans le monde , comme quelqu' un qui , après avoir cherché envain , renonce enfin à l' espoir de trouver ; le dégoût , l' indifférence se peignoient dans sa physionomie et la défiguraient , car ses yeux étaient destinés par la nature à respirer l' amour . Ses idées étaient mornes , et il avait l' air d' être dans une espèce de léthargie . Il vit Amélie et ressentit aussitôt sa supériorité ; semblable à un volcan qui éclate , et qui répand le feu et la lumière , le Prince de R . . . sentit une explosion de tous ses talents ; sa physionomie devint radieuse , son regard étincelant , ses moindres actions , toutes ses paroles étaient pleines d' ame et de sentiment .

Le Comte de V qui savait apprécier des talents qu'il sentait en lui même, ne put s'empêcher d'admirer le jeune Prince ; mais un trouble , une agitation mortelle s'enparèrent bientôt de son ame ; il était devenu muet de malheur ; la jalousie avec toutes ses fureurs vint ensanglanter son cœur . Il fuyait son épouse , et s'éloignait les larmes aux yeux , pour aller pleurer dans un lieu écarté son malheur imaginaire . Tout à coup il se levait, courait vers Amélie , qu'il trouvait calme et riante , parlant quelque fois même au jeune Prince , avec ce plaisir que l'on éprouve à s'entretenir sur des sujets intéressants . Il aurait voulu éclater en reproches ; mais un seul regard d'Amélie suffisait pour le désarmer ; il retombait alors dans une stupeur effrayante ; ses yeux

égarés , sa physionomie toute en feu , sa poitrine gonflée fesaient craindre à sa tendre épouse qu'il ne fut dangereusement malade . Elle lui prodiguait alors ses soins , lui proposait d'un air caressant d'aller se reposer ; mais ces attentions tendres et délicates étaient autant de coups de poignard pour le Comte ; il croyait qu'elle voulait l'éloigner pour mieux le tromper . Enfin je ne finirais pas si je voulais dépeindre les scènes tumultueuses dont je fus le témoin ; les billets d'Amélie qu'il saisissait , les domestiques qu'il arrêtait tout à coup pour leur demander ce qu'il ne savait pas lui même , la honte de ne rien découvrir , la crainte de la trouver coupable et le désespoir de la voir toujours innocente : tel était le Comte de V. . . . Qui n'a jamais éprouvé

l'affreuse jalousie croira ce tableau exagéré ; mais ceux qui ont malheureusement senti ce tourment frémissent de la vérité de cette peinture .

Au milieu de ces orages , Amélie était calme comme l'innocente victime qui ne se doute pas des apprêts de son sacrifice ; son ame était si pure , si exempte de reproches , qu'elle était loin de se croire la cause des tourmens de son époux . Deux ans de mariage et d'amour ne lui avaient pas donné l'expérience nécessaire pour découvrir ce que son cœur lui faisait cependant pressentir . Elle s'aperçut bientôt que le trouble du Comte n'était point causé par une maladie ; la délicatesse dans les sentimens tient lieu d'expérience , elle la surpasse même dans bien des occasions ; c'est elle qui dévoila tout

à coup à Amélie sa situation , et lui dicta en même temps la conduite qu'elle devait tenir. Elle proposa au Comte de quitter sur le champ la ville de N . . . et d'aller à la campagne malgré le mauvais temps qu'il faisait encore; Le Comte voulut la retenir, mais elle savait prendre une résolution , et la suivre , surtout lorsqu'il s'agissait d'une chose aussi importante pour elle que le repos de son époux . Ils partirent le lendemain . Tout autre qu'Amélie aurait été soupçonnée , par la société , d'avoir obéi au Comte , malgré elle , en prenant un parti aussi imprévu ; mais on l'estimait , on la connaissait trop , pour la calomnier ; il est de certaines vertus qui sont au dessus de l'atteinte des méchants .

C'est pendant le voyage que les deux époux eurent une explication

amenée par Amélie , dans laquelle la vérité naïve triompha de tous les soupçons , et fit naître , redoubler même le bonheur et la confiance entre ces deux êtres réunis par la vertu et l'amour .

Les leçons de l'expérience , lorsqu'elles sont pénibles , servent ordinairement pour toute la vie , et l'on évite avec soin d'éprouver de nouveau ce qui a laissé dans le cœur des traces ineffaçables .

Le commencement d'un des hivers suivans fut moins animé que de coutume , car l'époux d'Amélie dut la quitter pour aller recueillir un riche héritage . Cette absence , la première depuis leur mariage , dura six mois , et fut bien pénible à suppor-

ter pour des ames qui s'étaient pour ainsi dire confondues . Amélie , avec ce tact qui vient du cœur , sentit qu'elle devait chercher l'adoucissement de son chagrin , non dans les distractions , mais dans l'étude . D'ailleurs elle connaissait la délicate susceptibilité de son époux , elle aurait cru faire un crime en favorisant , par sa conduite , le moindre ombrage qu'aurait pu lui donner une société bruyante ou légère ; éloignée du monde , elle n'y allait que pour remplir les devoirs de la stricte convenance . On ne voyait chez elle que les amis intimes du Comte . Ses beaux appartemens étaient fermés ; elle n'occupait que ceux où demeurait habituellement son époux , et où tout rappelait sa présence . Dans les livres qu'elle lisait , les réflexions d'Adolphe à la marge , avaient pour elle la voix de son

époux . Ses yeux se remplissaient souvent de larmes en pensant à ces paroles si douces qu' il avait coutume de lui adresser , langage d' amour qu' on ne saurait traduire , et dont l' éloquence émeut bien plus que les images les plus vives . C' est dans ces moments où son imagination lui faisait apparaître Adolphe , comme s' il eut été présent , qu' elle lui adressait ces noms si tendres , qui finissaient par la faire pleurer . Je la surpris bien souvent dans cet état , et je la faisais rire de son désespoir , en lui peignant avec de vives couleurs l' arrivée prochaine de son époux ; elle se réjouissait avec moi , courait çà et là , cherchait , revenait , était inquiète , et retombait bientôt après dans une profonde rêverie . Je la laissais alors à elle même , car on doit respecter les

mystères de la sensibilité ; elle peut trouver des consolations , même dans ses souffrances . La nuit avant de se coucher elle restait plus longtemps qu'à l' ordinaire prosternée et en prière ; ses femmes devaient lui rappeler plusieurs fois l' heure du repos , et elle se couchait plus calme , moins inquiète . Telle était la vie d' Amélie pendant l' absence de son époux .

Pour que notre bonheur soit parfait il faut des témoins qui en sentent toute l' étendue ,

Depuis sept ans le père d' Amélie contemplait , avec des larmes de joie , le bonheur dont jouissaient ses enfans ; fier de cette union , chaque jour pour lui était marqué par des témoignages de la reconnaissance d' Amé-

lie ; elle lui préparait sans cesse des surprises nouvelles . Mais l' inexorable mort , pour qui les larmes de la douleur sont la plus douce des offrandes , arracha ce respectable vieillard des bras de sa fille au moment où il jouissait plus que jamais de son existence . Cette physionomie où l' honneur et la vertu avaient empreint des traces sublimes , qui naguère encore était animée par un vif regard , changea tout à coup , ses yeux s' éteignirent , et sa tête argentée tomba doucement sur sa poitrine , sanctuaire de la vertu . Son dernier soupir fut celui d' un philosophe religieux qui sait se résigner aux décrets immuables de la Providence .

Amélie pénétrée de douleur , croyait ne pouvoir survivre à son père ; Adolphe fut même obligé d' user de

son autorité , pour l'empêcher de s'abandonner à son désespoir . Il l'entraîna loin des lieux témoins de la perte qu'elle venait de faire , et parvint enfin à calmer ces torrens de larmes , ces transports violents , auxquels son inconsolable épouse avait été en proie pendant bien longtemps . Elle finit par se représenter son père , non comme au jour de sa mort , mais comme un de ces êtres aériens qui vivent dans une atmosphère de bonheur , récompense de leur vertu . La piété d'Amélie augmenta encore depuis cette époque , en élevant ses prières au ciel , elle croyait qu'elles étaient entendues de son père .

Elle pria son époux de prolonger leur séjour à la campagne , afin d'y terminer l'année de deuil ; par cet éloignement du monde , elle crut pa-

yer , selon son cœur , le tribut de regret qu' elle devait à son père . Son amour pour Adolphe , ne fit que redoubler après cette perte ; il semblait qu' elle avait reporté sur lui tout l'attachement qu' elle avait eu pour l'auteur de ses jours . Il m' aime encore plus maintenant , disait elle , depuis que je suis une pauvre orpheline , il me paraît qu' il a pitié de moi .

Amélie était heureuse , mais elle ne prévoyait aucune de ces joies inattendues , qui sont dans la vie , comme le ruisseau limpide que découvre tout à coup un voyageur altéré . Après huit ans de mariage , elle s' aperçut enfin qu' elle deviendrait mère . Ce bonheur , après lequel elle avait tant

soupiré , vint récompenser ses vertus . Les deux époux en firent un mystère jusqu' à leur arrivée à la campagne , où cette nouvelle se répandit aussitôt . Qu' on s' imagine l' alégresse de ces bons villageois qui leur étaient si attachés ; c' étaient des larmes de joie qu' on répandait , des prières publiques qu' on adressait au ciel , des offrandes qu' on déposait sur les autels , témoignages touchans du tendre intérêt qu'inspiraient le Comte et son épouse . Amélie au milieu de ces démonstrations d' une reconnaissance naïve était fière de son bonheur , et se regardait en quelque sorte comme élevée en dignité . La première fois qu' elle sentit dans son sein les légers mouvemens de son enfant , elle se prosterna devant la divinité , pénétrée de la plus vive reconnaissance pour la

grace qu' elle venait d'obtenir . Pendant le temps de sa grossesse , croyant ne plus s'appartenir , elle mit un soin scrupuleux à ne rien faire qui put être contraire à son état ; elle réforma surtout son habillement .

Beaucoup de maigreur et une paleur intéressante lui donnerent un nouveau genre de beauté qui lui allait à ravir .

Au moment de ses couches on n'osait plus élever la voix dans le village ; c' était le soir , tout le monde était prosterné en silence dans l' église , et l'on n'y entendait seulement que le murmure des prières faites à voix basse ; rien n' était plus touchant que ce spectacle .

C' est par mille souffrances , il est vrai , qu' on achète le bonheur d' être mère , mais quelle joie n' éprouve-t-on

pas ensuite en se voyant renaître dans ces innocentes créatures , qui doublent en quelque sorte notre existence . Un fils qu' on nomma Edouard combla tous les vœux de la famille . Amélie ne put remplir le devoir sacré d'une mère , celui d'allaiter son enfant , sa santé délicate ne le lui permit point ; une jeune villageoise , saine et vertueuse , fut choisie pour être la nourrice du petit Edouard.

Elle partit enfin pour se rendre à la ville , jouissant d'avance du plaisir qu' elle allait y éprouver en montrant son bel enfant à tous ses amis ; c' est alors que l' on connut combien les deux époux étaient aimés à N . . . La vue de cet héritier de la famille de V . . . fut une espèce d'événement public . Les fêtes , les félicitations duré-

rent des semaines entières ; les parents, les amis du Comte , et de son épouse prirent tant de part à ce bonheur , qu' il semblait que tous ceux , qui venaient chez eux , ne vivaient , ne respiraient que pour cet enfant .

Les plaisirs de la société et ceux de la tendresse maternelle , partagèrent bientôt la vie d' Amélie ; sa maison devint plus brillante que jamais , car elle était si heureuse qu' elle voulait que tout le monde prit part à sa félicité .

Qu' un voile épais couvre notre avenir , c' est le seul moyen de jouir du présent ; quel est celui qui peut espérer que rien de sinistre ne lui soit préparé par le destin !

On allait partir pour la campa-

gne , lorsque le voyage fut ajourné à cause de la santé d'Amélie ; elle fut bientôt après déclarée enceinte .

Le bonheur paraissait avoir choisi sa demeure près des deux époux ; mais la fortune qui les avait caressés jusqu' alors , leur ravit tout à coup l'enfant qui était au moment de prononcer le doux nom de mère .

La douleur d'une ame long temps bercée par la félicité et atteinte tout à coup à l'endroit le plus sensible , ne saurait se décrire . Celui qui a traversé la dure école du malheur peut supporter le poids de la souffrance ; mais celui qui a été toujours flatté par la fortune , et qui par un bonheur constant n'a connu que les fleurs de la vie , celui là , dis-je , ne saurait résister à un destin sévère .

Amélie resplendissante de jeunes-

se et de beauté , environnée de plaisirs , devint telle qu'un bel arbre paré de ses fruits que l'horrible tempête dépouille , découronne .

L'Amélie heureuse disparaît comme un rêve , sa beauté se flétrit , sa santé s'affoiblit ; ses richesses , la société lui deviennent à charge ; la mélancolie avec son voile sombre , décolore , obscurcit tout à ses yeux ; un gouffre semblait s'être ouvert devant elle ; sa gaieté avait disparu comme la poussière légère emportée par le vent du midi ; ses yeux desséchés par les pleurs étaient enflammés , elle ne pleurait plus , mais son cœur saignait d'une plaie incurable . Des nerfs irrités , une sensibilité excessive , une constitution trop délicate , amenèrent une fausse couche , qui porta enfin le comble à son malheur , en lui en-

levant même l'espérance . Rien ne put désormais la calmer , malgré tous les efforts de son tendre époux , qui , pour la distraire , avait proposé un voyage . Les suites de la fausse couche furent si funestes , que la poitrine d'Amélie en fut attaquée . Une toux violente annonça bientôt les symptômes d'une longue et sinistre maladie . Les vomissemens de sang , qui se renouvelaient sans cesse , désespérèrent enfin les médecins ; ils voulaient , il est vrai , la bercer d'espoir , mais en vain ; elle sentait qu' on lui déguisait la vérité . A l'approche de l'hiver la toux devint continue et accompagnée d'une fièvre lente . Elle vit alors clairement l'état désolant de sa santé , et comprit que son excessive douleur avait été funeste à un être qui aurait pu faire revivre le bon-

heur dans sa famille . La première fois que ces idées se présentèrent à son imagination , en lui retraçant quels auraient dû être ses soins pour l'enfant qu'elle venait de porter dans son sein , elle jeta un triste regard sur Adolphe en s'avouant coupable ; ce moment fut le plus affreux de sa vie. Les remords la plongèrent bientôt dans l'état le plus déplorable où puisse se trouver une ame sensible . Amélie, ingénieuse à empoisonner son existence , devint bien malheureuse , bien à plaindre ; je crus alors que ses agitations intérieures , ses angoisses , ses tourments , nous l'auraient ravie tout d'un coup .

Les dons du ciel les plus précieux peuvent altérer notre bonheur ;

la sensibilité d'Amélie s'était transformée en défaut ; cette sensibilité qui l'élevait tellement au dessus des autres , irritée alors par le malheur , la plongeait dans cet état effrayant , où le jour se change en nuit , où le zéphir devient tempête , où le calme devient néant . Trois mois s'écoulèrent avant qu'Amélie put quitter le lit . Les soins du Comte semblèrent enfin porter quelque adoucissement à ses souffrances ; elle essaya de se lever , sans espoir néanmoins d'un parfait rétablissement , car ses maux étaient devenus journaliers ; elle borna seulement ses vœux à pouvoir passer dans sa chambre le reste de sa vie , étant déjà préparée à la trainer dans un état de langueur et de tristesse . Une fois accoutumée à l'idée de l'avenir qui lui était réservé, el-

le reprit peu à peu , et autant que ces maux le lui permirent , son humeur douce et tranquille ; elle tâcha d'appeler à son secours ses vertus et sa force d'ame . Je me tenais près d'elle toute la journée et souvent immobile , je contemplais cette ombre de la belle Amélie , devenue encore plus intéressante par une résignation et une patience sans exemple , par un oubli total de tous les plaisirs du monde , par ces moments d'enthousiasme religieux , où son ame , occupée de pensées sublimes , se détachait de la terre . J'étais la seule dépositaire de ses peines , elle aimait mieux me les confier qu'à son époux , dont elle voulait ménager la sensibilité . Son visage pâle et maigri par la souffrance , faisait encore paroître davantage ses grands yeux . Elle ne portait plus

qu'une robe noire et un voile blanc . Il y avait dans sa chambre cette espèce de désordre élégant qu'on remarque dans la nature ; un crêpe vert drapait son lit , tout près était l'ottomane , où elle se tenait ordinairement entourée de sa harpe et de ses livres , plus loin était son piano . Ne pouvant supporter l'odeur des fleurs , elle voulait cependant reposer ses yeux sur un peu de verdure ; c'étaient des myrtes et des lauriers qui remplissaient deux jardinières à l'embrasure des fenêtres . On voyait aussi dans cette chambre plusieurs tableaux choisis , parmi lesquels il y avait un portrait d'Amélie en bergère les yeux animés par le bonheur , ils contrastaient d'une manière affligeante avec la mélancolie qui voilait alors ses regards .

Elle avait adopté un plan de vie très régulier ; je m'établissais près de son lit de repos , et lui faisais des lectures à diverses reprises pour ne point la fatiguer ; elle me disait souvent que pour oublier son triste état elle avait besoin de cette distraction . Quelque fois la lecture l'affectait à tel point que j'étais obligée de l'interrompre . Elle ne voulait ordinairement qu'une seule personne dans sa chambre , la présence de plusieurs la troublait .

Ces maux lui donnèrent le besoin de ces occupations qui ne sont que des délassemens , et qui reposent l'imagination ; la sienne toujours active n'avait changé que de couleur . Dès qu'elle était seule elle traçait au crayon toutes ses pensées , dans un journal , qu'elle interrompait souvent

lorsqu' elle sentait diminuer ses forces . Combien de fois ne m' a-t-elle pas avoué qu' elle se trouvait allégée après avoir écrit ce qu' éprouvoit son cœur , elle devenait alors beaucoup plus tranquille .

Tout le journal d' Amélie n' est pas en ma possession , je n' ai que ce qu' elle a écrit au crayon depuis sa maladie .

Les fragmens que j' ai pu copier , sans les altérer , feront mieux connaître Amélie que tout ce que je pourrais ajouter ; aussi les ai-je placés ici dans l' ordre où ils ont été écrits .

JOURNAL

D' A M É L I E .

22 *Janvier* .

La nuit passée m' a bien accablée . J' ai été réveillée par le bruit que faisaient les volets poussés par le vent . Je me sentais agitée , oppressée , mes larmes coulaient en abondance ; de noirs pressentiments me mirent hors de moi ; j' étais sans respiration , une toux violente déchirait ma poitrine ; mes femmes sont venues m' offrir des calmants . Tout semblait tourner autour de moi , et je croyais me trouver dans un vaisseau en détresse .

J'ai demandé le temps qu'il faisait ; on m' a répondu qu' il neigeait , et que le vent , qui avait brisé les fenêtres du salon , couvrait tous les meubles de neige . Je ne puis exprimer ce que cette circonstance a produit sur moi ; des idées de mort , de destruction , ont fini par m' abattre . J' ai perdu connaissance ; je me rappelle seulement qu' on m' a couverte de linges chauds .

23 Janvier .

Ce que j' ai écrit hier m' a fatiguée . Mes nerfs sont irrités , je ne puis rassembler mes idées ; il me semble avoir un vide dans la tête ; les mots me coutent autant que les pensées . Je me sens si faible aujourd'

hui ! A peine ai-je pu causer un peu avec Adolphe ; je suis quelque fois bien gênée avec lui ; hélas ! la douleur m'a donné cette timidité souffrante que produit l'amour propre abaissé ; tout me paraît trop éclatant , tout blesse ma vue ! Le froid de la saison qui dépouille toute la nature parvient jusqu'à mon cœur ; il le glace.

24 Janvier .

Depuis cinq mois je pleure mon enfant . Il a passé de l'aurore à l'éternelle nuit ! Ce coup du sort m'a détruite ; je ne m'en releverai plus ; un destin irrésistible m'entraîne lentement vers le tombeau . Mais pourquoi faut-il que mon pauvre Adolphe soit témoin de ce triomphe de

la mort ? Envain il m'entoure de ses soins ; mais loin de calmer ma douleur , il la rend encore plus sensible ; les larmes qu'il verse sont amères pour moi , elles me consomment , me dévorent . Adolphe , le rayon de la jeunesse brille dans tes yeux , tu survivras , malgré ta douleur , à ta malheureuse épouse . Ange du ciel , la Divinité te réserve encore pour faire des heureux . Dieu ! Cette idée me déchire , me suffoque , accélère ma fin . Quoi ! Adolphe pourrait il , après ma mort , aimer une autre Amélie ? O funeste imagination abandonne ta victime , laisse-la être entraînée par le torrent qui l'emporte , et ne l'arrête point pour lui préparer des tortures nouvelles .

25 *Janvier.*

Cet enfant que le Ciel m' avait donné pour me le ravir bientôt , est toujours devant mes yeux desséchés par les pleurs ; même aveugle , mon imagination ne le verrait pas moins . Des songes cruels me montrent cette bouche décolorée , ces longues paupières à jamais fermées . Cher Adolphe , pourquoi me l' enlever ce portrait que tu as peint toi même ? Je me plaisais à démêler ton image dans ces traits enfantins ; loin d' augmenter mes tourments , il me faisait rêver le bonheur ; les larmes qu' il m' a fait répandre , je te le jure , n' étaient pas toutes amères . Je te suppliais hier de me le montrer encore une fois ; mais après ton refus

attendrissant , je n'ose plus te le demander . Malgré le courage que tu montres continuellement ; c'est avec une voix tremblante et des yeux égarés , que tu t'es refusé à ma prière . Comment ferai-je donc pour contempler ce portrait , pour voir ce joli corps d'albâtre , ces grands yeux bleus , ces cheveux blonds , cette petite physionomie étonnée , ce sourire angélique . Mais où suis-je ? Qui suis-je ? C'est moi , c'est moi d'aujourd'hui , c'est moi sans avenir , c'est moi dans le néant .

26 Janvier .

Ce n'est point ma beauté évanouie , ce ne sont point mes inutiles richesses , que je regrette en mourant ; c'est

mon Adolphe seul que je pleure. L'ame en se séparant du corps, ne se souvient plus que de ce qui est immortel, l'amour et l'amitié. En quittant Adolphe, c'est un autre tourment que j'éprouve, celui d'avoir causé son malheur en me donnant la mort. C'est mon excessive sensibilité, à laquelle je me suis abandonnée, qui a détruit mon existence. Au moment où je perdis mon fils, mon ame s'est égarée, et je n'ai point su alors supporter mon destin avec courage. Je m'abandonnais à la douleur, qui a frappé d'un coup mortel l'être que je portais dans mon sein. Remords dévorants, pensers cruels, ne m'abandonnez vous jamais? Quelles angoisses n'ai-je point éprouvées lorsque les premiers remords se sont fait sentir, semblables à des serpents qui

glacent , qui déchirent . Je ne suis plus cette épouse que l'on appelait vertueuse . Adolphe ! J'ai su être ta compagne dans le bonheur , et non dans l'infortune ; j'ai couvert de deuil ton existence . Je voudrais mille fois me jeter à tes pieds , et déposer dans ton sein mes douloureuses peines ; mais ne dois-je point ménager ta sensibilité ? Hélas ! Je ne t'afflige déjà que trop par la vue de mes souffrances !!

30 Janvier .

Les médecins m'ont obligée à garder le lit pendant trois jours , ils m'ont empêché d'écrire , ils prétendent que cela me fatigue . Il a fait bien froid ces jours-ci ; le vent soufflait avec tant de force , que je

frissonnais en pensant à l'air rigoureux du dehors . Aujourd' hui que le soleil a reparu , que le vent est calmé , que toute la nature a l'air d'être en repos, il me semble aussi que je suis mieux. Cependant cette neige qui couvre tout l' horison me donne une bien grande tristesse ! Cette uniformité est désolante . La nature paroît s' être pétrifiée , avoir été changée en marbre blanc , être devenue son propre tombeau .

10. *Mars .*

Hier en quittant mon lit , où de longues souffrances me retiennent depuis longtemps , je me suis enfin promenée dans ma chambre , et mes yeux se sont portés sur un miroir . C' était

la première fois que je me voyais depuis ma maladie . J'étais défigurée ! La paleur mortelle de mon visage me fit frémir . J'étais immobile , étonnée , et comme entourée d'un nuage de sombres pensées . Adolphe et Thérèse vinrent à moi avec empressement ; la joie animait leurs visages : j'aurais voulu me dérober à leurs regards ; mais la crainte dans laquelle j'étais qu'ils devinassent mes pensées, m'obligea à leur parler . Après avoir fait avec eux quelques tours dans ma chambre , je me sentis tellement faible que je pus à peine me traîner vers mon lit . Ce spectre que j'avais vu dans le miroir , et qui avait mes traits défigurés , m'a poursuivie le reste de la journée . Le soir enfin , lorsque je me suis trouvée seule , mes yeux ont rencontré , encore une fois , le fatal miroir ; j'ai

appelé pour ordonner qu'on l'enlevât ,
 et il m' a semblé qu'on emportait avec
 lui mon image mourante . Je me suis
 sentie alors comme allégée d'un grand
 poids, et le calme a succédé dans mon
 ame à cette pénible agitation . Ce ma-
 tin je doutais encore , à mon réveil ,
 si la figure que j' avais vue la veille
 dans la glace , était véritablement moi ,
 ou un de ces fantômes , qui appa-
 raissent au milieu du sommeil , com-
 me un sinistre présage .

11 *Mars* .

Ciel ! Dans quel état je me trou-
 ve ! J' ai jeté un triste regard sur
 ma situation , et je me suis vue avec
 cette vérité avec laquelle on voit
 les autres . Ma santé languit , ma

beauté disparaît , le feu de mon ame s' éteint , la musique m' agite , le repos m' engourdit , une voix forte me trouble , la mémoire du passé me déchire , l' avenir me paroît un désert , et le sommeil me fuit pour ne me retrouver qu' aux portes de la mort .

27 Mars .

Relever d' une grande maladie , quitter son lit et un régime sévère , sentir ses pensées revenir en foule , voir ceux qui nous aiment et leurs tendres émotions , respirer un nouvel air , contempler un ciel pur , visiter la campagne , revoir les arbres et les plantes comme autant d' amis , faire cesser toute idée d' un funeste passé par des lectures qui nourrissent l' ame ;

ce sont bien là des moments délicieux. Toutes ces jouissances jusqu'à présent me sont refusées. Je sors, il est vrai de mon lit, mais c'est pour y retomber avec moins d'espérance. Tous mes instants ne sont que des sacrifices, et ma pauvre existence en sera tissée jusqu'à la mort. Tout ce qui est source de bonheur pour les autres, n'est qu'anxiété pour moi. J'erre en gémissant sur cette terre, devenue stérile pour les malheureux comme moi.

5 Avril.

Thérèse m'a quittée hier matin une heure plutôt que de coutume, pour faire une toilette de bal. Elle devoit aller chez M.^r S. . . . Adolphe était

aussi de la fête. Après leur départ restée seule, je me rappelai le soin que je mettais autrefois un jour de bal à choisir des robes, des garnitures, des fleurs; détails frivoles à la vérité, mais qui semblent importants pour une jeune personne qui va s'offrir aux regards d'une société nombreuse. Ces souvenirs me firent battre le cœur et me donnèrent cette agitation que j'avais si souvent éprouvée au commencement de mon mariage, lorsqu'il s'agissait d'entrer dans un salon : car la musique, le parfum répandu sur les vêtemens, la fraîcheur des toilettes, la vue d'une clarté éblouissante qui contraste avec l'obscurité que l'on vient de traverser; tout cela contribue à faire une vive impression sur de jeunes cœurs. Combien d'innocentes personnes n'ont el-

les pas été victimes de cette inquiétude enivrante ! Heureuses celles qui, comme moi, y ont rencontré les regards d'un Adolphe ; infortunées au contraire les femmes qui ont cru, que le plus empressé et le plus aimable était le plus digne d'être aimé. Entourée hier soir de ces souvenirs, je ne pus m'empêcher de me faire ouvrir un tiroir où se trouvaient mes perles, mes diamants, mes émeraudes. La vue de ces parures me fit, je l'avouerai, une agréable impression; elles me paraissaient être les témoins de mes jours de fête. Si je n'avais eu honte devant mes femmes, j'aurais même fait apporter quelques unes de mes jolies robes pour augmenter mes illusions. Tout ceci me rappela les aimables soins que me prodiguait mon Adolphe au moment où

ma toilette allait finir : il venait la juger , et avait pour moi cette vanité qu'ont en général tous les maris ; mais il savait donner à ce sentiment la délicatesse et le mystère qui lui conviennent . Un jour entre autres , que j'étais au moment de sortir , Adolphe m'apporta mon enfant , qui tantôt se cachait dans le sein de son père , tantôt se jetait sur moi , avec ses petites mains rosées ; il saisissait en riant mon collier et mes boucles d'oreilles .

Je me berçais de ces souvenirs agréables , lorsque mes femmes , qui entrèrent alors , interrompirent ces douces rêveries ; je me couchai , et bientôt seule , je n'entendis plus que le bruit des voitures qui se rendaient à la fête . Le bal était tout près de chez moi : je me figurais y voir ar-

river une jolie personne contente de sa parure , un nouvel époux heureux de montrer sa compagne , une femme impatiente de revoir un objet chéri , une mère suivie de ses filles et fière de leur beauté ; enfin j' y voyais tout le monde animé , agité , par mille idées agréables .

6 *Avril* .

Thérèse me prie de changer mon habillement , de quitter cette robe noire ; mais toute idée d'ornement me déplaît . J'en ai une espèce de honte . Il faut que mes amis s'accoutument à me voir toujours couverte de cette triste couleur ; mon deuil n'a point de fin .

7 *Avril* .

Si je pouvais dérouler les pages du destin , y lire mon sort , savoir si je parviendrai enfin à me relever de cette maladie , de ce misérable état

16 *Avril* .

Hier je n'eus ni le temps , ni l'envie d'écrire mon journal ; la lecture même me fatiguait . Les médecins m'ayant permis de faire le tour de mes appartemens , que j'avais cru ne plus revoir , j'attendis avec inquiétude le moment où Adolphe m'y conduirait . J'étais couverte d'une pélerine et d'un schall . Il me semblait

que j'allais faire un grand voyage . C' était un événement pour toute la maison . Adolphe avait fait tout préparer , depuis plusieurs jours , pour me recevoir . Je traversai avec lui le vestibule , où se trouvaient rassemblés mes gens ; ils avaient un air ému , et sur leurs physionomies régnait la joie et l'intérêt . Je ne saurais exprimer ce que j'éprouvai dans ce moment . J'avais les larmes aux yeux . Une vive rougeur me couvrait tout le visage . La fraîcheur des appartemens , mon salon tout blanc orné de glaces , le soleil qui jetait un rayon doré sur un des lustres , dont les mille facettes de cristal réfléchissaient l'iris ; tout cela m'éblouit à tel point que je me sentis presque tomber en défaillance . Mes pauvres yeux habitués au demi jour ne pouvaient sou-

tenir tant d'éclat . Je rougissais à tout moment de me trouver au milieu de cette élégance , avec laquelle ni mon habillement noir , ni mes tristes pensées , n'étaient point en harmonie . L'état de douleur et d'humiliation que donne une santé dépérissante , me faisait éprouver l'embarras d'une religieuse qui , en sortant de sa retraite , revoit avec crainte toutes les splendeurs du monde . Pour les personnes qui ont vécu longtemps dans la solitude , la réalité a des couleurs trop vives qui blessent une ame occupée de rêveries vagues et comme nuageuses . Rentrée dans ma chambre je me suis livrée à une foule de réflexions ; mille idées assoupies se sont réveillées tout à coup dans mon esprit .

17 *Avril.*

En entrant dans le monde je m'étais formé un idéal que je voulais atteindre , et cet idéal était bien au dessus de tout ce que je connoissais , de tout ce que je rencontrais chaque jour dans la société ; c'était en un mot une brillante perfection . Lorsque je me trouvais dans la solitude , et que je rentrais en moi même , je m'affligeais en pensant à la distance qui me séparait de cet être imaginaire . Mes vains efforts me décourageaient ; j'étais alors triste et rêveuse ; personne n'aurait deviné mon chagrin . Cela mettait souvent de l'incertitude dans mes actions , de l'hésitation dans mes idées et même dans mon langage . Je confiai ce secret à

mon Adolphe ; mais quel fut mon étonnement lorsque j'appris qu'avec un caractère mâle , un esprit supérieur , une connoissance profonde de toutes les foiblesses du cœur humain , l'idée de la perfection le poursuivait aussi ; mécontent de lui même , il était souvent obligé de recourir à la société pour s'étourdir , s'oublier , se sentir moins .

1 *Mai* .

On a dans la vie de ces moments si paisibles et si doux , qu'on ne peut s'en rendre compte . Ce sont des mystères du cœur que la raison ne saurait approfondir . Ma situation semble être la même aujourd'hui qu'autrefois , et cependant je supporte mes

maux avec plus de courage; je me sens plus calme, je crois enfin rêver le bonheur. Est-ce le retour du printemps et ses doux parfums qui me rappèlent à la vie? La lumière du jour me paroît plus rayonnante, la nature a des beautés toutes nouvelles pour moi. Je crois entendre une harmonie céleste, qui berce mon cœur de pensées riantes, d'espérances enchanteresses. Thérèse vient de faire retentir ma harpe; ces doux accords ont augmenté les impressions que faisait sur moi la nature; mon cœur a tressailli, la mélancolie, compagne fidèle de mes souffrances m'a quittée tout à coup; un désir de bonheur m'a donné la force de me lever, de m'élancer vers la fenêtre. Que dirai-je de l'enivrement dans lequel je me suis trou-

vée à la vue de cette nature si riche et si simple , si sublime et si naïve , qui semblait me sourire , et qui m'a fait oublier le passé , en m'ouvrant tous les trésors de l'espérance .

2 *Mai* .

Je suis mieux , l'état de mon ame , je le vois , dépend de ma santé ; mon sommeil moins interrompu me prépare des journées plus calmes ; des distractions plus multipliées viendront désormais rompre la monotonie de mon existence ; on me permettra de faire quelques promenades en voiture , de respirer l'air de la campagne , peut-être même de l'habiter ; j'espère enfin visiter un climat plus doux pour fuir l'hiver qui me tue .

Sous un nouveau soleil , je retrouverai peut-être la santé ; mais y retrouverai-je le bonheur ? Hélas , pour moi il n'est plus de ciel riant ! Séparée des miens , je demeurerai isolée ; je me cacherai au monde ; car loin de sa patrie , on est comme l'orphelin qui ne trouve nulle part les soins d'une mère . On n'inspire jamais cet intérêt dans les moindres choses , qui fait le charme des âmes sensibles , qui naît de l'intimité , et de ces liens que forme une longue habitude . Si je venais à mourir sur une terre étrangère , on dirait seulement : ici a cessé de vivre une inconnue , dont la mémoire s'est éteinte avec le son de la cloche funèbre qui annonçait sa mort , et l'on a vu passer son cercueil sans lui donner une larme . Mais quoi ! Toutes mes

pensées , même riantes , finissent par prendre une couleur sombre , semblables au jour que remplace la nuit . La solitude donne peut-être cette triste teinte à mes réflexions. Oui je le sens , il faut se distraire ; Adolphe veut que je voie du monde , je lui obéirai ; mais que dirai-je à ceux qui viendront me visiter ? Je ne saurai les entretenir que de mes maux , de mes espérances , de mes projets de voyage . Quand nous sommes malades nous croyons être plus que jamais présents au souvenir de nos amis ; cependant ceux que je verrai ont des parents , des amis , des affaires , des malheurs même , qui les intéresseront bien plus , hélas , que ma pauvre santé . Dieu , que vois-je ? La solitude me rend égoïste .

6 Mai.

Hier matin Thérèse, Adolphe et le médecin sont venus m'annoncer que je pourrai sortir pour me promener dans le jardin. Depuis que je suis renfermée dans ma chambre tout ce qui vient déranger la monotonie de mon existence, me rend inquiète, agitée. A peine sortie, l'air chaud, que je respirais, a rétabli le calme dans mon sein en y versant un baume salutaire. Il me semble qu'un prisonnier qui recommence à jouir de la liberté, doit sentir ce que j'ai éprouvé dans ce moment; mes yeux ne pouvaient se lasser d'admirer tant de beautés; le ciel me paroissait plus azuré, la végétation plus vive qu'à l'ordinaire: illusion

naturelle à une personne qui , après avoir été enfermée pendant longtemps , revoit la nature avec le plaisir de la nouveauté . A peine pouvais-je dire quelques mots , tant j'étais occupée de tout ce qui m'entourait . Mes pensées se multipliaient . J' ai cru y mettre de l'ordre en prenant un peu de repos dans une longue allée ombragée et toujours verte , où , dans le temps de mon bonheur , j'avais coutume de passer des heures entières avec mes auteurs favoris , Homère , Virgile et le Dante ; je jouissais alors avec délices de leurs merveilleuses beautés . J' ai visité la serre ; toutes les plantes étaient déjà exposées au soleil . J' ai surtout examiné cette fleur si belle qui disparaît après s' être montrée un instant . Tel a été , hélas , le sort de

mon pauvre enfant . J' ai caché cette pensée à mon Adolphe , mais je suis sûre qu' elle a aussi troublé son cœur . Je continuai ensuite ma promenade . C' est dans ce pavillon que j' ai vu réunie la plus brillante société de la ville ; ici on a dansé ; la musique qu' on exécutait là bas retentissait dans le jardin ; dans cet autre salon j' avais coutume de m' établir avec mes livres et mon ouvrage , j' y recevais quelques personnes aimables , c' est là que l' esprit remplaçait la folle gaieté excitée par la foule : à chaque pas que je faisais dans mon jardin j' y retrouvais des souvenirs bien chers et longtemps effacés . C' était une espèce de réveil après un sommeil long et pénible . Je croyais revoir le monde, vivre au milieu de mes connaissances ; mon

médecin était lui même étonné des nouvelles forces que je venais d'acquérir, je me sentais tout à fait bien. En rentrant chez moi on m'obligea cependant de me mettre au lit. Il me fut impossible de dormir. Aujourd'hui il fait beaucoup de vent, je ne pourrai pas faire de promenade.

7 Mai.

Les fleurs sont un don que le ciel fit à la terre pour la parer et l'embellir. Certain auteur arabe a dit „ que le jour où le soleil s'unit à „ la terre, il fit éclore des fleurs „ sur le sein de son épouse. „

Les fleurs réveillent dans le cœur humain toutes les émotions douces et tendres ; leur parfum est un appel

à l'amour , c'est le langage de la nature inanimée, langage éloquent, qui enivre , qui transporte. Tantôt l'odeur suave d'une fleur rappelle à un amant malheureux les moments de délices qui ont réjoui son passé ; tantôt elle remplit le cœur de l'innocence d'une vague inquiétude , précurseur certain d'une passion à venir.

Les anciens , qui savaient si bien honorer la divinité , auraient cru la profaner en la couronnant du diadème des rois de la terre ; ils pensaient , avec raison , qu'une couronne de fleurs était bien plus digne de leurs célestes fronts . Le sacrifice de l'innocence à la Divinité était une guirlande de roses , dont le doux parfum , disaient ils , est un encens plus agréable aux Dieux que l'épais-

se et noire fumée qui s'élève sur les buchers d'une hécatombe.

8 *Mai*.

L'événement le moins important lorsqu'il nous est annoncé d'avance, et que nous l'attendons, devient solennel.

L'agitation que j'ai éprouvée cette nuit, m'a fait faire cette réflexion. Ce jour avait été fixé depuis quelque temps par Adolphe et mon médecin pour recevoir mes amis ; pleine de l'idée de me retrouver, dans cette chambre solitaire, entourée tout à coup d'une nombreuse société, de remarquer dans les yeux de chacun l'étonnement ou l'émotion que doit produire la vue d'une personne pres-

que mourante ; tout cela m'a fait passer une nuit bien agitée , aussi j'étais impatiente de voir finir ce jour qui , selon moi , devait être bien pénible. Levée de bonne heure pour une pauvre malade , je me suis promenée dans ma chambre beaucoup plus qu'à l'ordinaire ; établie ensuite dans ma chaise longue j'ai vu enfin ce monde dont je craignais tant l'arrivée . Ils entroient tous sur la pointe du pied et avec cet air d'intérêt qui calme au lieu d'agiter . On parlait bas , et on m'a témoigné tant d'amitié que je me suis trouvée , à la fin de la journée , plus gaie et avec plus d'espérance que jamais .

9 Mai .

Ma tête brûle ; j' ai beaucoup parlé , j' ai vu trop de monde , il faisait très chaud dans ma chambre , je suis exténuée de fatigue . Cependant j' ai eu tant de plaisir à revoir mes amis ; avec eux je répands des larmes de tendresse ; leurs marques de bonté , d' intérêt me touchent si vivement , et me rendent si heureuse , que désormais , je le sens , je ne pourrai plus me passer de leur société . C' est une bien grande consolation que de se voir aimée !

Thérèse est toujours près de moi pour me soigner ; quand elle me voit trop émue , elle répond pour moi , elle interrompt les discours trop longs . Je m' attache de nouveau à la vie ! .

13 *Mai* .

Voilà déjà trois jours que je n' ai pas une minute de liberté ; je ne puis ni lire ni écrire ; quand la foule des visites sera passée , je reprendrai mes habitudes ; quelques heures de repos me sont si nécessaires !

Que de choses n' ai-je point appris tous ces jours-ci ! Une personne malade est plus qu' aucune autre au fait de tout ce qui se passe dans la ville ; ceux qui la visitent se font un devoir de lui porter quelques nouvelles pour l'égayer , pour lui faire oublier ses maux

14 *Mai* .

Cette femme qui vient de me quitter, dont la beauté n' a rien de comparable, sera donc aussi la proie de ce temps cruel et destructeur ! M.^r de N qui l' accompagnait, ne pouvait malgré toute son éloquence me distraire un seul instant de la contemplation de cette ravissante physionomie ; mes yeux y trouvaient un charme inexprimable . La beauté, par l' empire qu' elle exerce sur les cœurs, est une véritable souveraine . L' être qui en est doué, lorsqu' il est méchant, est bien plus à craindre qu' un autre ; une belle physionomie inspire de la confiance, et on se repose avec sécurité sur cette séduisante prévention.

15 *Mai*.

Mad. de O me charmait hier par sa voix mélodieuse ; elle m'a fait penser à ces rapports mystérieux , dans la nature , sur lesquels le Créateur a jeté un voile impénétrable pour nous dérober ses divins ressorts . Mad. de O . . . a une voix qui caresse doucement le cœur , qui émousse la douleur ; je crois que si deux personnes , l'une heureuse et l'autre infortunée , l'entendaient à la fois , elles finiraient , toutes deux , par éprouver la même espèce d'émotion . Oui , ce qu'elle inspire est justement cette émotion vague , cette mélancolie qui naît tout à coup au milieu de la joie , ou qui suit souvent l'explosion du désespoir . Sa voix a

quelque chose de rêveur et de céleste . Il me paroît toujours qu' elle chante une hymne à la divinité , car elle rappelle l' idée de ce recours de tous les êtres sensibles à la providence , soit pour la prier d' adoucir des maux , soit pour la remercier d' un bienfait . La musique a son genre d' éloquence , c' est une éloquence vague , voilée ; elle ne persuade point comme la parole , mais elle fait sentir aussi vivement ; elle émeut , elle entraîne , cependant elle ne saurait jamais porter à des crimes . De tout temps on a attribué à la musique un pouvoir surnaturel ; la fable nous représente Orphée remuant les rochers , apaisant les bêtes farouches , et civilisant les hommes : Pithagore , avec sa philosophie poétique , soumettait les corps célestes à l' harmonie des tons ;

nos livres sacrés nous font voir Saül en démence appaisé par la harpe de David : nous savons que dans le nouveau monde il est des serpens affreux qui dévorent les hommes, qu'aucune arme ne saurait vaincre ; mais qu'un frêle chalumeau peut dompter : la musique enfin se rattache à tous les sentimens nobles , tendres et généreux ; elle dérobe au guerrier l'idée de la mort , elle rend à l'inconstant tout son amour .

16 *Mai.*

Je pardonne aux personnes qui ont éprouvé des malheurs , qui ont été injustement persécutées , de haïr les hommes et de les fuir ; mais je n'excuse point ces gens qui font profes-

sion de mépriser leurs semblables , qui se lancent au milieu de la société pour épier les défauts des autres et les signaler : ces gens là doivent avoir un cœur dépravé ; ils ne cherchent à abaisser les autres que pour ne pas se trouver au dessous d'eux . „ J' aime mieux glaner les „ vertus que récolter les vices „ disait avec raison un moraliste .

Une pâleur intéressante , un regard timide, un sourire mélancolique, une tête doucement penchée , un maintien modeste ; tel est ce que la charmante Mad. de C. . . . a de commun avec cette Madone du Corrège , qui fait l'admiration de tou-

tes les ames sensibles , si l'une inspire la piété , l'autre en est l'exemple .

17 Mai .

La première fois que je vis M.^r de G il m'inspira un profond respect ; sa physionomie est noble , réfléchie et l'on ne voit point sur son visage les traits hideux qu'impriment les passions nées de l'égoïsme ; ses yeux ont longtemps contemplé le ciel , sa bouche n'a jamais prononcé le mensonge . Après avoir fait des études variées et étendues , après avoir parcouru d'une manière honorable une longue carrière , il jouit du fruit de ses travaux , la considération qu'ils lui ont acquise ; c'est là sa véritable récompense ,

18 *Mai* .

Julie est belle . Elle a une voix douce , un regard fin et voluptueux , une petite bouche , un cou long , des cheveux bouclés ; elle a le maintien d'une demoiselle qui vient de grandir tout à coup ; ses yeux caressent lorsqu'elle parle ; ses paroles sont choisies , ce sont des idées fines qu'elle exprime avec grâce ; elle les prononce d'une voix faible , de manière à faire croire que c'est un mystère ; tout ce qu'elle dit a l'air d'être voilé ; elle se plait elle-même dans le demi jour .

Joséphine a une de ces physionomies qui sont l'image de la mélan-

colie . On dirait qu'elle est menacée d'un malheur , qu'elle en a le pressentiment .

19 Mai .

On m'a montré aujourd'hui le portrait de M.^r V . . . , tel qu'il était il y a 30 ans ; c'est maintenant la même vivacité dans les yeux , mais ses traits ont un caractère plus prononcé . Ses cheveux argentés , sa taille haute et dégagée lui donnent un air très noble ; il suffit de le voir pour deviner que c'est un homme du grand monde . Lorsqu'on entend parler M.^r de V on s'aperçoit aussitôt qu'il a cultivé les arts , les sciences , et la bonne société ; car il exprime ses idées d'une manière

élégante et fleurie . On devine aussi que c' est sous le beau ciel de l' Italie que son imagination s' est formée . On voudrait toujours le voir , sa physionomie elle même est éloquente . Il instruit sans blesser l' amour propre ; il est savant , mais non comme celui qui veut à tout moment prouver qu' il sait , non comme celui qui croit seul tout savoir , ou comme celui qui ne sait que pour lui seul .

20 *Mai* .

Je suis sortie en voiture avec Thérèse ; Adolphe montait à cheval . Le bruit du pavé , la vue de tant de monde , de tant d' objets divers m' a étourdie ; mais à peine hors de la ville , il me paroisait que nous rou-

lions sur une tendre pelouse . C'est par le même chemin que nous allions autrefois à la campagne . Je tâchais de m'oublier , de me reporter à ces temps heureux , de me figurer que je me retrouverais bientôt au milieu de mes chers villageois .

Le cheval d'Adolphe était superbe , il semblait fier de le porter , il hennissait , frappait du pied , couvrait son mors d'une abondante écume ; son chien favori courait , aboyait de plaisir , revenait vers lui tout haletant , tournait autour de la voiture , se dressait sur ses pattes de derrière comme pour me saluer .

Arrivée au pied des montagnes qui sont près de la ville, nous avons aperçu un troupeau qui descendait de la cime la plus élevée ; on aurait dit que c'était une lave qui coulait lentement du haut

d'un cratère . J'étais enthousiasmée , muette d'admiration , je ne pensais à rien , je voyais , je respirais , je sentois ; mais je fus bientôt tirée de ma rêverie en voyant un pauvre bûcheron qui tâchait de relever sa femme , elle était tombée sous l'énorme poids qui chargeait sa tête . Je fis arrêter . Adolphe descendit de cheval pour secourir cette infortunée . La pauvre femme , pâle , le visage tout meurtri , revint enfin de son évanouissement ; elle n'avait rien pris depuis deux jours . Le ciel nous a envoyés ici pour lui sauver la vie ; nous ne l'abandonnerons jamais , Adolphe me l'a promis . Rentrée dans ma chambre , je la trouvai monotone , sombre , triste , j'y étouffais . Qu'on est heureux de vivre au milieu de cette éblouissante nature ! Les palais ne sont que des

prisons dorées . Le sort de l'oiseau favori qui imite la voix humaine peut-il être comparé à celui de l'alouette qui se perd dans les nues en chantant sa liberté ?

21 *Mai* .

Grand, bien fait, physionomie douce, regard perçant, voix insinuante, il met une grâce singulière dans tout ce qu'il fait, il joint au génie de l'aigle, la candeur de la colombe; son imagination brillante est prompte comme l'éclair; une instruction vaste et profonde, une éloquence semblable au torrent rapide qui, tombé du haut des monts, devient ensuite un doux ruisseau; un esprit fin, vif et toujours nouveau; riant dans le mal-

23 *Mai*.

Frappée par un de ces coups faits pour accabler l'ame la plus forte Madame de B prouva qu'elle savait supporter également le comble du bonheur et l'excès de l'infortune . Elle fut privée de la vue au moment le plus brillant de son âge , au moment où , jeune , belle et placée par le sort au milieu du monde et de la cour , elle faisait l'admiration de tous ceux qui la connaissaient . La lumière qu'elle perdit sembla se concentrer dans son ame ; Madame de B . . . s'adonna dès lors entièrement à l'étude ; elle s'occupe maintenant à élever des jeunes personnes , qui sont ses parentes ou ses amies ; elle leur donne aussi , sans le savoir , l'exem-

ple de toutes les vertus . Elle apporte dans la société un esprit calme et une parfaite égalité d'humeur .

24 *Mai* .

On n'est heureux que par le cœur ; la gloire , les richesses , la puissance éblouissent d'abord ; l'esprit s'y accoutume et finit par les mépriser ; l'amitié est de tous les moments , elle augmente avec le temps , elle console de tout .

Si je devais peindre l'amitié , ton image , chère Thérèse , serait mon modèle . Oui tendre amie tes grands yeux bleus , ta bouche doucement riante , ta physionomie souvent agitée par les mouvemens de ton cœur et qui reprend aussitôt un calme céles-

te ; tels sont tes traits , les traits de la plus parfaite des amies . C' est ta patience à me soigner qui m' apprend à soutenir mes maux ; c' est ta gaieté , l' égalité de ton caractère et tout le charme de ta société qui me raniment ; c' est ton éloquence qui me berce d' idées douces et paisibles ; enfin c' est toujours dans ton cœur que je me réfugie pour trouver des consolations . Comment vivent-ils ceux qui ou malades ou malheureux n' ont point un être comme toi pour leur faire supporter avec courage les tourmens de la vie ? Chère Thérèse , tu liras peut-être un jour ces mots dictés par la tendresse , écrits d' une main défaillante , tes yeux y reconnaîtront la trace de mes larmes , les tiennes viendront alors s' y réunir .

L'idée de ce mélange me cause un attendrissant plaisir .

25 *Mai* .

Madame de S . . . de retour d'un grand voyage , et si fameuse par sa beauté , est venue chez moi . Je l'avais admirée jadis , non dans la fleur de sa jeunesse , mais cependant encore éblouissante . J'étais curieuse de la revoir . Ses gestes , son regard , le son de sa voix même , se ressentent de l'empire qu'elle a exercé autrefois par les charmes de sa figure . Dans ses traits fanés on démêle encore les traces d'une beauté fugitive . Madame de S . . . a peu d'esprit , elle n'en a même jamais senti la privation , puisqu'elle n'avait

qu'à se montrer et l'esprit devenait muet en sa présence . Elle jouit maintenant de ses succès passés . Cependant la société des hommes supérieurs, qui l'ont entourée , lui a donné de l'acquit ; elle sait écouter et cause avec grâce . Sa mémoire lui fournit souvent des expressions heureuses , mais sa bouche les prononce toujours sans finesse .

26 Mai .

J'ai vu peu de physionomies aussi prévenantes que celle de Monsieur M . . . Il plait généralement à tous ceux qui le voyent même pour la première fois ; lorsqu'on le connaît on ne peut s'empêcher de l'aimer , de l'estimer . A une ame noble et

désintéressée il joint un esprit juste et pénétrant. Ceux qui le voyent tous les jours , qui vivent sous le même toit que lui , admirent en outre son égalité d'humeur , son indulgence . Il n'aime pas à donner des conseils ; mais en revanche il est empressé à venir au devant de ceux qui ont besoin de lui . Ses talents , son temps , il les consacre au bien de l'état ; ses loisirs , sa fortune il les partage avec ses amis . On lui reproche deux défauts : celui de parler peu , et de ne point s'occuper assez de ses intérêts ; mais il répond à ces reproches avec son amabilité accoutumée , qu'il faut que tout le monde parle et que tout le monde vive .

28 *Mai*.

P . . . va beaucoup dans la société qu'il aime autant que ses livres ; il a besoin , dit-il , de communiquer ses idées pour les perfectionner . Il pense tout haut , sa toilette est très soignée , son habit est toujours à la mode , sa conversation est gaie et fleurie ; il est au fait de tout . Cependant sous une apparence de futilité est caché un grand penseur , un philosophe du premier ordre . L . . . au contraire fuit la société , comme le hibou fuit la lumière . On dirait à le voir qu'il a de grands crimes à se reprocher ; car son regard est inquiet , ses nerfs sont agités . Il méprise la mode , il évite les hommes , et il travaille cependant pour

eux . Il les haït lorsqu' il les voit , il pense à eux quand il est seul .

30 *Mai* .

J' ai longtems causé avec Sophie de N. . . . Sa conversation est pleine d' idées exprimées d' une manière nouvelle et piquante . Elle n' épuise aucun sujet , non qu' elle ne le possède pas , mais elle ne veut en donner que la fleur . Elle fait valoir les bonnes qualités des autres , et couvre d' un voile leurs défauts ; aussi est-elle chère à tout le monde . Elle calme l' amour-propre , et l' on se sent tranquille et satisfait dans sa société . Je lui ai dit qu' on lui faisait un reproche , celui d' être trop indulgente . C' est qu' on oublie , m' a-t-elle

répondu , que la charité est un moyen bien entendu de cultiver le bonheur ; on récolte bien plus qu' on ne sème . Sophie de N . . . donne l' idée de la grâce , cette harmonie parfaite des sentimens avec la manière de les exprimer et de les faire sentir . Ce n' est pas un art , c' est un don . On peut cependant par l' éducation ajouter de nouveaux charmes à la grâce , mais souvent elle disparoît avec la naïveté de l' enfance ; car elle tient plus qu' on ne le croirait à la candeur des sentimens , à la pureté du cœur , que la société des méchants , que l' exemple du vice peuvent facilement altérer .

31 *Mai* .

L'imagination brillante de Madame de E . . . a sur moi un empire magique ; elle m'a fait rire , verser des larmes , oublier mes maux , sentir même un désir de partager les plaisirs orageux du monde . L'illusion dissipée , je croyais encore rêver en regardant ses belles filles qui l'accompagnent toujours ; leurs gestes tantôt vifs, tantôt pleins de langueur , font une impression singulière . Leur mère les adore , on dirait à les voir ensemble qu'elles sont trois sœurs .

1 *Juin* .

Adolphe et Thérèse étaient avec moi , ils me paroissaient attendre quelque événement ; j' avais moi-même un pressentiment agréable . Lorsque tout à coup la porte s' est ouverte et plusieurs bons villageois de V . . . sont entrés ; chacun d' eux avait quelque chose à m' offrir : le vieil Antoine , sa fille Annette et deux autres jeunes personnes m' ont apporté des colombes , un petit agneau d' une blancheur éblouissante , et des fruits de toute espèce dans des corbeilles ornées de rubans . Ils étaient si heureux de me revoir ; ils m' ont parlé de mon jardin , de mes fleurs , de tout ce qui m' intéresse à la campagne . Le bon curé a ordonné des

prières pour moi, la pauvre aveugle se porte toujours bien, les orphelines ont grandies; tous ces détails m'ont fait passer une journée bien agréable. Le temps était superbe, cela me rappelait encore plus les beaux jours que j'ai passé dans le château de V . . .

4 Juin .

Je vis maintenant tout à fait retirée ; le monde m'agite par les nuages qu'il fait naître dans mon ame ; la présence au contraire de mes villageois me tranquillise ; leurs discours simples et naïfs me plaisent et m'amuse .

Les paysans sont étrangers , il est vrai , aux idées qui naissent au mi-

lieu de la civilisation ; ils ignorent les découvertes en fait d'arts et de sciences qui influent sur le bien-être de la société en général ; mais ils ont en revanche la connaissance de tout ce qui peut agir immédiatement sur le bonheur individuel .

J' ai parcouru le jardin avec Annette et ses compagnes ; elles me portaient presque dans leurs bras . Je les vois consternées quand elles entendent cette toux cruelle qui me suffoque ; j' aperçois souvent leurs larmes ; mais malgré tout le plaisir que j' ai de me trouver avec elles , Thérèse et moi nous n' abandonnons pas nos lectures . Nous avons même lu ces jours-ci les idylles de Gesner .

IDYLLE D'AMÉLIE.

DAMON.

O toi qui égales en beauté la blonde Vénus , souviens-toi de ton amour , souviens-toi de ma tendresse . Vois mes larmes , elles baignent mes joues pâles et livides , que colorait jadis le bonheur . Viens à mon secours , rends-moi la vie ; telle qu'une plante déracinée , je me dessèche , je me meurs . Le retour de la brillante aurore , qui me faisait palpiter de plaisir , ne m'annonce maintenant qu'un jour malheureux de plus ; la vue du bois sacré qu'arrose le ruisseau de Néré , dans lequel ton image est venue se peindre tant de fois ; la vue de ce bois sacré , témoin des pre-

miers transports de notre amour ; la vue de ce bois me désespère . Souvent je me roule sur la terre en invoquant la mort , mais la cruelle ! Elle est sourde à mes cris .

AUTRE IDYLLE D'AMÉLIE .

DAPHNIS AU CYCLOPE POLIGORE .

Daigne m'écouter , ô Poligore , ô toi qui fus jadis si sensible aux doux sons de ma flûte . Daigne exaucer ma prière . Ecoute et comprends ma douleur . Une jeune chèvre de mon troupeau s'est égarée ; elle est plus belle que toutes les autres chèvres de la vallée ; elle est plus blanche que la neige qui couvre le sommet de cette montagne ; je l'aime

plus que ma vie , c' est elle qui allaita la plus jeune de mes sœurs . Ciel ! Serait-elle devenue ta proie ? Si tu ne l' as pas encore dévorée , épargne-la , regarde-la avant de faire jaillir son sang ; tu la respecteras alors , j' en suis sûr , sa beauté , son intelligence te plairont . Si tu me la rends , je viendrai tous les soirs , faire retentir ta grotte des doux sons de ma flûte . Je te promets en outre de te donner la peau de cet énorme sanglier qui désolait notre vallée . O toi qui fais trembler par ton aspect redoutable tous les habitans de ces lieux , rends-moi ma chèvre chérie , et je chanterai alors si bien tes louanges , que les nymphes des bois , loin de te fuir , s' empresseront en foule de t' enlacer avec des guirlandes de roses .

8 *Juin* .

Le vieil Antoine et sa fille resteront ici ; les autres villageois doivent retourner à V . . . Je ne veux pas savoir le jour de leur départ .

12 *Juin* .

Adolphe n'est pas comme les autres hommes ; il faut avoir sa supériorité pour aimer comme lui . Ses attentions délicates proviennent d'une connaissance profonde du cœur humain ; il sait mille fois mieux que moi ce qui me convient , ce que je désire : si je sens une inquiétude vague , il la définit ; m'arrive-t-il de chercher une ressemblance , il la trou-

ve ; nous avons les mêmes idées , les mêmes sentimens ; seulement chez lui tout est plus fini , plus achevé . J'aperçois ce qu'il voit , mais à travers une gaze ; si je lui ressemble je ne suis que son reflet .

Il m'a fait une nouvelle surprise . Tout me fatiguait depuis plusieurs jours , je ne le lui avais pas dit , mais il l'a deviné ; une douce symphonie s'est fait entendre au moment où je m'y attendais le moins . Des instrumens à vent avaient été placés dans la troisième chambre ; ils produisaient un effet indéfinissable ; cette musique semblait solennelle , paraissait annoncer un heureux événement .

13 *Juin*.

Le Ciel a eu pitié de l'homme ,
il a fait luire un rayon divin au milieu de sa sombre destinée ; ce rayon est le sentiment du sublime et du beau qui échauffent son ame , qui éclairent son esprit ; le sublime vient du ciel , comme la foudre des nues ; le beau est un don de l'imagination qui retrace la nature en la parant de tous ses charmes . L'homme extasié par la pompe de la création , chanta les louanges du ciel qui lui avait prodigué tant de richesses ; la poésie est née de l'enthousiasme et de la reconnaissance ; les cris de la nature encore sauvage , indomptée , firent place aux chants mélodieux qu'inspirait l'amour ce premier mobile

de la civilisation ; la danse naquit tout à coup au milieu de la joie , au son de la musique ; pour honorer des êtres supérieurs et transmettre leur image à la postérité , on inventa la peinture et la sculpture ; les hommes excités à la vertu par la poésie , la musique et l'amour , bravèrent la mort , firent des actions grandes , nobles et généreuses ; tous les arts sont faits pour contribuer au bonheur , sans eux la vie n'aurait qu'une forme , qu'une couleur Je me sens bien mal , je brûle , j'ai la fièvre .

14 *Juin* .

Ce que j'ai écrit hier est un délire , aujourd'hui tout me dégoûte , tout m'éblouit , rien ne me paroît

digne d'attention , digne d'occuper l'esprit .

Les arts sont les ornemens du bonheur , mais dans l'état où je me trouve , la musique est un bruit , la poésie un chaos , l'enthousiasme un ridicule .

18 *Juin* .

J'éprouve de nouveau une privation d'idées qui me rend muette ; cette occupation continuelle de soi-même est faite pour ternir l'esprit . Depuis quelques jours je suis plus mal , j'ai surtout une inquiétude sinistre .

Pendant que j'écrivais on est venu m'annoncer Madame de N . . . , je l'ai reçue . Elle est entrée dans

ma chambre avec une rapidité et une démarche qui m'ont déconcertée . Elle m'a dit un torrent de choses en remuant son pied et sa tête; je n'ai rien compris à ce qu'elle disait . Sa vivacité extraordinaire , ses gestes me troublaient ; elle s'est levée plusieurs fois pour examiner mon portrait, pour voir si mon piano était d'accord ; elle m'a donné des conseils sur mon régime, m'a promis des ouvrages nouveaux, et a fini par me gronder de ma mélancolie . Je lui répondais toujours d'une voix éteinte ; j'aurais voulu lui dire tout ce que je souffrais ; je sentais même un besoin de me plaindre , de raconter mes malheurs ; mais Adolphe était là , et je voulais lui cacher mon état .

Je croyais encore entendre Madame de N . . . après son départ . Un

mal de tête violent et des maux de nerfs ont fini par m'abymer, j'ai été forcée de me mettre au lit pour quelques heures. Je viens de me lever, et je suis encore toute fatiguée de la visite de Madame de N...

21 *Juin*.

Tout m'attriste, tout m'ennuie. Je ne puis voir personne. Le mal que je souffre est trop grand, ma poitrine brûle ! A peine ai-je pu prendre quelque nourriture ; tout m'importune. Madame de N... n'a peut-être rien de fatigant, ni dans sa vivacité, ni dans ses gestes, ni dans ses discours ; cependant sa visite d'hier m'était insoutenable et m'a bouleversée ; le mal me rend difficile. Au-

jourd' hui je suis encore plus accablée par cet air chaud et pesant , par ce temps nuageux ; ma tête tombe sur ma poitrine , mes doigts même refusent d'obéir . Quand Thérèse est venue , ma bouche ne pouvait prononcer ce que me dictait mon cœur ; cette chère amie qui me comprend si bien , s' est assise à côté de moi et m' a défendu de parler ; elle m' a fait une longue lecture , mais je n' ai rien compris .

22 *Juin* .

L' agitation continuelle que j' éprouve me rend inquiète , impatiente ; quelques fois je gronde mes pauvres femmes sans aucune raison , la douleur aigrit le caractère

2 *Juillet* .

J' ai gardé le lit pendant dix jours ; je me suis levée hier , mais en regardant autour de moi , j' ai remarqué que mes amis n' ont plus cet air gai et naturel , qu' ils avaient il y a quelque temps . Leur sourire me paroît forcé , leur silence même m' effraye ; non , je ne saurais me le cacher , depuis longtemps je lutte contre la mort , elle me regarde et éteint ma vie ; le sommeil ne ferme déjà plus mes paupières ; mon cœur palpite , et je l' entends battre pendant le silence de la nuit . Il me semble que mon ame est prête à s'envoler . Chaque jour je suis plus faible ; avec l' espérance je perds même les souvenirs . Lorsque je veux repas-

ser dans ma mémoire l'époque heureuse de ma vie et celle de mes souffrances , les années , les mois , les jours , se confondent , et ne me paroissent plus qu'une seule et unique pensée .

3 Juillet

Hier soir je m'étais endormie plus vite qu'à l'ordinaire , lorsqu'au milieu de la nuit il me sembla voir sur un fond sombre une grande lueur bleue en forme d'auréole ; cette couleur bleue fut remplacée par une lueur rouge , la lueur rouge se changea en orange , tout disparut ; mais bientôt après j'aperçus un point infiniment petit qui , à mesure que je tombais vers lui , grandissait avec rapidité ; enfin , au mo-

ment de le toucher , je me suis sentie petite comme un atome , le point était devenu grand comme la terre . Ce rêve plusieurs fois répété me fatiguait , lorsque tout à coup je fus saisie avec force par les bras , et poussée vers une glace de mon grand salon où je me vis pâle comme la mort , les cheveux hérissés sur la tête . Derrière moi était le spectre de mon père tout défiguré . Mourante de peur , je veux m'échapper , mais le spectre me tenant toujours d'une main glacée me poursuit . Il faisait clair de lune ; c'était sur le sable mouvant que je fuyais avec peine ; d'un côté était la mer , de l'autre une montagne toute noire , dont la cime menaçante était suspendue sur ma tête . Des vagues de la mer sortaient à mi-corps des figures blan-

ches et hideuses ; elles souriaient toutes avec ironie et disparaissaient. Tout près de moi voltigeaient des têtes d'enfans qui sortaient des crevasses du rocher noir , en poussant des cris plaintifs . Je fuyais toujours et toujours poursuivie appelant en vain Adolphe ! Adolphe ! Thérèse ! Toute hors de moi j'entre dans une sombre forêt que traversaient dans tous les sens des chiens et des chasseurs au son du cor . Je tombe enfin devant une église tendue en noir . Je me réveille alors avec une toux violente . Une sueur froide coulait sur tout mon corps . Je n'osais regarder , tant j'étais épouvantée . Mes femmes , que j'avais appelées d'une voix altérée, entrèrent dans ma chambre , avec une lumière qui blessa ma vue . J'étais tremblan-

te comme la feuille . Je leur défendis de me quitter ; mais j' ai eu beau vouloir m' endormir , je ne le pouvais plus . Enfin le son des cloches se fit entendre, et le jour parut bientôt après .

5 Juillet .

Que les hommes vains et glorieux de leurs richesses et de leurs talents , que ces hommes , qui se croient au dessus de leurs semblables , regardent le sein de la terre ; elle s'entrouvre pour offrir une place à leur dépouille . La terre est aussi généreuse pour eux , qu' elle l' est pour le pauvre , l' ignorant et le malheureux ; c' est à elle qu' ils doivent avoir recours pour que leur poussière

re ne se dissipe point dans les airs. Qu' ils cherchent à reconnaître le grain de sable qu' ils jettent au bord de l' océan . Le retrouveront-ils ? C' est ainsi qu' ils chercheront envain les cendres de leurs ayeux . Que l' on brave , ou que l' on craigne la mort , qu' on la cherche , ou qu' on la fuie , on ne l' évite jamais ; elle est placée au bout de notre carrière , où elle attend sans pitié le héros , le sage , le génie ; tous déposent à ses pieds les lauriers , les espérances , les souvenirs ; la renommée et la gloire , la reconnaissance et la pitié , et quelque fois même la haine , ont seules le privilège d' arracher à la mort les noms des victimes qui subissent ses loix .

7 *Juillet* .

J' ai vécu , et mes destins sont accomplis ; mon image disaroît comme une ombre ; de ce lit de souffrances je dois passer au tombeau . Privée maintenant de tout ce qui embellissait mon existence , je ne vis plus pour le bonheur ; je suis pour toujours éloignée de la société , je ne veux plus rien d' elle , pas même la pitié . Avant de quitter cette terre , où je semble être un de ces oiseaux voyageurs prêts à déployer les ailes pour fuir en lointain pays , je veux faire un dernier adieu à ceux qui me sont chers . L' avenir ne s' offre plus à moi qu' à la lueur des flambeaux funèbres .

8 *Juillet.*

Toutes nos actions doivent se rapporter à toi Divinité suprême , à toi qui nous donnes la force de nous élever jusqu' à l' idée de ta puissance . Tu nous entoures de tes merveilles , de tes bienfaits , et tu nous pénètres souvent de cette lumière sublime , qui éclaire notre conscience , et nous révèle à nous-mêmes . Tu nous donnes à chaque instant des exemples frappans de cette économie de la nature , au moyen de laquelle tout change et rien ne se perd . L' ame , ce souffle divin qui nous anime , ne saurait se dissiper ; en l' épurant tu la rendras digne de connaître toujours davantage ta gloire et ta puissance . Cet instinct , ce sentiment intérieur

qui dirige vers toi notre esprit , qui te cherche et te découvre partout ; me fait croire que le jour de ma mort sera pour moi un jour de délivrance , et que ma dépouille en tombant permettra à mon ame de s'élever jusqu' à toi . Reçois-la dans ton sein , ô mon Dieu . O toi , qui de rien as fait tout , devant qui tout n' est rien .

9 *Juillet.*

Adolphe est aujourd' hui plus beau , plus sensible , plus aimant que jamais ; son regard a quelque chose de nouveau , de surnaturel ; sa voix retentit dans mon cœur . Divine Providence ne l' auriez-vous paré de vos célestes attraits , que pour me rendre

encore plus douloureux l'instant de
l'éternel adieu ?

10 *Juillet* .

Je ne puis plus écrire ; mes pauvres
mains sont froides , la mort seule les
touche . Si cette page doit être la
dernière de mon journal , je veux au
moins y répéter que j'adore Adol-
phe , Adolphe , cher Adolphe , tendre
Adolphe , Adolphe !

Fin du Journal .

D E R N I È R E S

V O L O N T É S

D' A M É L I E .

Je vois approcher l'heure où mon corps retournera dans le vaste néant , et où mon ame prendra son essort pour paroître devant Dieu . Prosternée maintenant pour adorer mon Créateur , je le supplie de répandre ses bontés , ses bénédictions sur l'être le plus cher à mon cœur , sur celui qui m' a toujours donné l'exemple de la vertu , sur mon époux , à qui je dois tout le bonheur que j' ai goûté pendant le trop court espace

de notre union . J' ai répandu l' amertume sur ses jours par l' excès de ma sensibilité ; je lui en demande pardon à genoux , et je me sens humiliée de mes fautes . Je le remercie de tous les soins qu' il m' a prodigués pendant ma longue maladie , de la patience avec laquelle il a supporté les peines et les inquiétudes que je lui ai causées malgré moi .

Toute la fortune que je reçus de mon père , je prie mon époux de l' accepter . Je lui recommande les deux orphelines que j' ai mises en pension ; il leur donnera une dot le jour où elles se marieront . Je n' ai pas besoin de lui parler en faveur de nos villageois .

J' espère que ma bonne Thérèse voudra bien accepter mon portrait et les bracelets faits avec mes cheveux , faible témoignage de la reconnaissance

que je lui dois pour tout ce qu'elle a fait pour moi. Mes yeux remplis de larmes m'empêchent presque d'écrire ; si les tendres soins pouvaient rendre la santé, ceux que j'ai reçus de mon époux et d'elle me feraient vivre pour eux.

Je laisse ma garde-robe à mes femmes de chambre. J'espère qu'elles ne seront plus dans la nécessité de servir ; mon époux leur donnera une pension. Je n'ai qu'à me louer d'elles, et je les prie de n'attribuer qu'à ma santé la mauvaise humeur qui les a quelquefois chagrinées.

Je demande que, mes dentelles, mes schalls, soient vendus, et que l'argent de ces objets de vanité soit employé à orner la chapelle où est déposé mon père, et où je désire être enterrée à côté de mon pauvre enfant.

Après une union si douce , après un accord si parfait , Adolphe sera sans doute plongé dans la douleur dès qu'il se verra privé de sa compagne , mais lorsque dans mes yeux il ne pourra plus , avec son empressement accoutumé , chercher à lire mes désirs , c'est ici qu'il les trouvera ; je le supplie de ne point s'abandonner aux émotions de son cœur , de vivre pour les infortunés qu'il soulage , et de n'accompagner mes funérailles d'aucune pompe . S'occuper du repos de mon ame , c'est tout ce qu'il pourra encore faire pour moi après ma mort ; il distribuera pour cela d'abondantes aumônes , car les prières des malheureux arrivent plus facilement au trône de la divinité .

L'idée d'un avenir calme et heureux pour Adolphe serait bien conso-

lante pour moi , je quitterais alors cette terre avec regret , mais sans crainte . Dieu m'accordera j'espère cette douce persuasion . Que le souvenir déchirant de ma mort et de mes souffrances ne trouble jamais l'ame de mon époux , qu'il pense à moi comme à un ami qu'on va revoir , qu'il parvienne enfin au bout d'une longue et paisible carrière ; je ne l'attendrai que peu de temps , car au sein de l'éternité les siècles passent comme des éclairs .

Je meurs tranquille depuis le moment où j'ai exprimé ce que me dictait mon cœur , et j'ose me présenter avec plus de calme devant mon Créateur, en lui recommandant encore une fois mon ame , mon Adolphe et Thérèse .

CONTINUATION
DU MANUSCRIT
DE
THÉRÈSE DE L.

Il est de ces jours brûlants où la nature entière est dans un profond silence ; on n'entend pas même le murmure du ruisseau , il est tari jusqu'à la source .

Extenuée par la chaleur de la saison et par de cruelles souffrances , Amélie ne pouvait plus dire un mot sans être émue . Sa vie comme une flamme légère étoit prête à s'éteindre . La lecture des livres saints la tenait

alors dans de profondes méditations ; c'est ainsi qu'elle préparait son ame pour l'éternité . Souvent elle rappelait à sa mémoire ce mot de Bernardin de S.^t Pierre . *La mort n'est que la nuit de ce jour inquiet qu'on appelle la vie .*

« Quand la nuit viendra pour moi ,
 « disait-elle , ne pleurez pas , voyez
 « quelle existence est la mienne ; je
 « suis bien à charge aux autres et à
 « moi-même » . Elle me parlait toujours de son époux . Un matin je la trouvai toute en larmes ; elle me raconta qu'elle avait beaucoup souffert , et qu'Adolphe avait veillé près de son lit .

« O s'écria-t-elle , ce qui me déchire ,
 « c'est de voir souffrir celui qui m'a
 « rendue si heureuse pendant tant d'années » . Elle ne quittait plus le lit ; un jour se sentant moins faible qu'à l'ordinaire , elle me dit . « Mon amie

« prenez tous ces papiers , une partie
« doit être brûlée , l' autre vous in-
« téressera peut-être . Je ne les donne
« point à Adolphe , ils lui rappelle-
« raient trop vivement son Amélie
« souffrante . Mon journal est fini ;
« non seulement je ne pourrais y
« rien ajouter , puisque les forces me
« manquent ; mais je sens encore
« que mes pensées deviennent telle-
« ment vagues , que je ne puis plus
« les saisir ; elles échappent de ma
« mémoire , comme un rêve fugitif
« qu' on veut envain retenir , l' esprit
« n' en garde aucune empreinte , le
« cœur seul palpite encore de sa
« présence . En parcourant , après
« ma mort , ce que j' ai écrit , vous
« y trouverez un portrait bien fidel-
« le de mon époux , donnez-le lui
« dès qu' il sera plus calme . »

.. . .

« Je ne tiens plus à la vie que
 « par le cœur , dit-elle un autre jour ,
 « il est plein d'amour pour Adol-
 « phe , d'attachement pour toi et
 « de regrets pour mon pauvre en-
 « fant » . Je crus alors que le tor-
 rent de ses larmes allait entraîner son
 ame ; elle eut des convulsions qui
 nous remplirent d'effroi . Rarement
 elle parlait de son fils ; mais ce tris-
 te souvenir ne l'abandonnait jamais .
 « Une seconde convulsion comme cel-
 « le de ce matin , me dit-elle plus
 « tard , m'ôtera la vie . Je demande
 « pourtant à Dieu qu'Adolphe ne soit
 « pas témoin de mon dernier soupir ,
 « Je frissonne toujours , lorsqu' en le
 « regardant je crois que mes yeux
 „ lui font un éternel adieu . „

Nous étions vers la fin de Juillet
 au moment de la plus grande cha-

leur ; je me trouvais depuis plusieurs heures près du lit d'Amélie qui semblait être beaucoup mieux . Il était deux heures de l'après midi , Adolphe , voyant son épouse dans un état plus calme , sortit pour remplir une commission qu'elle lui avait donné ; car cette inappréciable amie , au milieu même de ses souffrances , n'oubliait pas de soulager les malheureux . Au moment où son époux la quittait je la vis jeter sur lui un triste regard : des larmes tombèrent de ses yeux à l'instant où la porte se referma . J'étais émue , je cachais mes pleurs . Elle fit signe aux personnes qui se trouvaient dans sa chambre de se retirer ; car elle sentait le besoin de se trouver seule avec moi . Un profond silence régnait dans cette chambre , il était seulement in-

terrompu par le bruit que faisaient , de temps en temps , de grosses mouches qui venaient frapper contre les carreaux des fenêtres . Il était trois heures ; le soleil dardait ses rayons enflammés ; la chaleur était insupportable ; à peine pouvais-je respirer . Amélie semblait être dans un moment d'extase . Elle me pria d'ouvrir la fenêtre . Je voulus baisser le rideau ; mais elle m'en empêcha avec un signe de tête . L'air du dehors était plus brûlant encore . Je m'étais replacée doucement à côté d'elle ; lorsqu'un corbeau , en frappant l'air de ses ailes , vint s'abattre sur la fenêtre ; je fus extrêmement effrayée . J'aurais voulu le cacher à sa vue . Je le chasse , et toute troublée , je m'approche d'Amélie . « Oh il ne m'effraye pas , » dit-elle en souriant , la mort n'est-

« elle pas plus horrible que lui ? »

Elle se sentait étouffer . Je lui donnai une potion rafraîchissante ; alors une sueur froide la couvrit entièrement . Son vénérable confesseur , que j'avais rappelé , lui adressait des paroles consolantes ; elle prononça elle-même son invocation à la divinité « Mon Dieu « tu m'as donné le bonheur , tu me « l'as ravi , j'adore tes mystères impénétrables , conserve Adolphe !... »

Tout à coup elle se soulève , et demande le portrait de son époux ; elle croyait le saisir avec ses mains , mais elles ne lui obéissaient plus ; elle veut le toucher avec ses lèvres décolorées , mais la mort voulut lui ravir cette faible consolation . Cette image si chère s'obscurcit à ses yeux . Elle paya de sa vie ce dernier regard ,

et le nom d'Adolphe quitta ses lèvres en même temps que son ame .

Adolphe plus heureux que moi n'a pas survécu longtemps à son Amélie .

Quatre cyprès , sombres comme ma douleur , sont devant la chapelle où repose Amélie , son père , son époux et son fils .

FIN.

962594

I M P R I M A T U R

Si videbitur Rev. P. Mag. Sac. Pal. Apost.

Joseph della Porta Vicesg.

Nihil obstat

D. Cajetanus Donaudi Procurat. Gener. CC. RR.

Examin. Episcop.

I M P R I M A T U R

Fr. Th. Dominicus Piazza O. P. Sac. Pal. Ap.

Mag. Soc.



Franklin
3000

